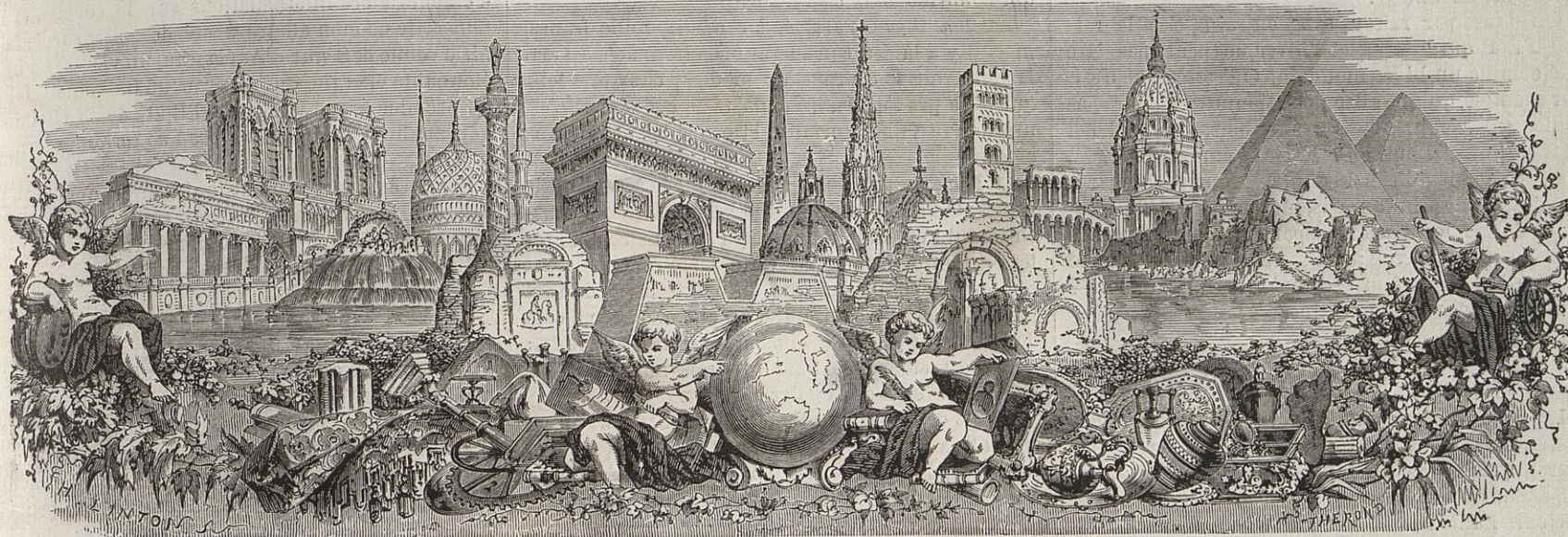


# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.  
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14<sup>e</sup> Année. N° 675. — 3 Mars 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — L'Observatoire de Paris, par P.-L. Miot-Frochot. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Différents types

d'évêques au concile de Rome. — Exposition d'agriculture aux Champs-Élysées. — Manifestation ouvrière à Madrid. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante.

GRAVURES : S. Em. le cardinal de Bonald. — Réorganisation de l'Observatoire de Paris. — Quelques types du concile de Rome. — Concours agricole au palais de l'Industrie. — Bal donné à la préfecture de Marseille. — Manifestation à Madrid. — Les magasins du Louvre.

## M<sup>GR</sup> DE BONALD

M<sup>GR</sup> de Bonald, mort le 25 février, occupait depuis 1839 le siège archiépiscopal de Lyon, auquel Grégoire VII, en 1079, avait attaché le titre de *primat*. Depuis cette époque, le premier pasteur du diocèse lyonnais s'intitulait *primat des Gaules lyonnaises*, et avait sous sa juridiction ecclésiastique les quatre provinces de Lyon, de Sens, de Rouen et de Tours. Son église cathédrale portait, exclusivement à toute autre, le nom de *primatiale*, et, même aujourd'hui, les archevêques de Lyon s'intitulent *primats des Gaules*, qualification devenue simplement honorifique.

L'archevêché de Lyon est un des plus importants de France, et il faut avoir fait preuve de grands talents pour l'ambitionner, et surtout pour l'occuper.

M<sup>GR</sup> de Bonald avait tous les titres pour y parvenir, lorsque la mort du titulaire, le cardinal Fesch, laissa vacant ce siège si envié. Il portait un nom célèbre, dont se glorifiait le catholicisme. Son père était le vicomte de Bonald, le célèbre métaphysicien, l'auteur si remarqué de la *Législation primitive*, Sulpicien distingué, ses prédi-



cations à Paris l'avaient signalé hautement. Son voyage à Rome, en qualité de secrétaire de M<sup>GR</sup> de Pressigny, archevêque de Besançon, qui avait été chargé de régler avec le saint-siège certains articles du Concordat, l'avait mis assez en évidence pour lui valoir, dès 1817, peu après sa sortie du séminaire, le grand vicariat de Chartres, et, deux années plus tard, l'aumônerie royale, sous Charles X. En 1829, l'abbé de Bonald était évêque du Puy, une étape de dix ans qu'il fit avant d'arriver à l'archevêché de Lyon.

Il fut créé cardinal en 1841, sénateur et commandeur de la Légion d'honneur en 1852.

M<sup>GR</sup> de Bonald était malade depuis quelque temps, et, mieux que tout autre, il a pu juger, en sentant peu à peu son organisme s'affaiblir, de la justesse de la définition magistrale que son père avait donnée de l'homme : *une intelligence servie par des organes*.

Ses organes, à lui, comme ceux de ses compatriotes de l'Aveyron, étaient puissants, puisque leur service auprès de son intelligence n'a pas duré moins de quatre-vingt-trois ans.

MAC VERNOLL.

S Em. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon (décédé). (D'ap. une phot. de Pierre Petit.)



## COURRIER DE PARIS

On se marie un peu, on se sépare beaucoup, et on se vaccine davantage.

On danse par raison, sans entrain, c'est la raison d'État qui le veut, et l'hiver ne peut pas être cité comme un hiver mondain. Qu'est-ce que c'est, par exemple, qu'une saison parisienne qui n'aura pas seulement compté dans ses annales un seul bal masqué, officiel ou non? Est-ce s'amuser cela?

On parle bien du bal de M. Maurice Richard, le ministre des beaux-arts, auquel on a définitivement donné les anciens appartements du ministre d'État pour résidence; mais nous voilà en pleine macération, et il faut escompter la mi-carême. — C'est long pour des mondains.

\*\*

Le fléau tant redouté des jolies femmes et des hommes assez peu détachés du monde pour tenir à leur physique ne sévit plus qu'avec modération. Cependant on se fait vacciner avec frénésie, et le docteur Lanoix joue un grand rôle dans ce moment.

Les reporters, à l'affût de toute nouveauté et grands amateurs de la curiosité du jour, ont tous fait leur visite à l'ingénieur praticien.

C'est un vrai pèlerinage en ce moment, et voici comment les choses se passent:

Le docteur Lanoix demeure rue Massillon, tout au bout de la rue Chanoinesse; — vous voyez cela d'ici, — c'est la petite rue sombre oubliée par M. Haussmann, à l'ombre de la grande cathédrale de Paris.

Le docteur occupe là un appartement ordinaire au fond d'une cour, dans une maison plus que modeste; sa spécialité consiste à vacciner, non plus avec le vaccin ordinaire pris sur des enfants, mais avec le vaccin pris sur des veaux.

— « Si le vaccin pris sur un enfant agit sur celui auquel on inocule la maladie, il peut par conséquent avoir pour résultat de lui inoculer aussi les maladies constitutionnelles dont les parents ont donné le germe à celui qui a fourni le vaccin. » — Telle est la base du système du docteur, et, pour obvier à ce danger, M. Lanoix est allé à Naples où le vaccin animal était pratiqué déjà; il a étudié sur place la méthode nouvelle et, prenant une génisse, lui a inoculé le virus.

Cette application s'est développée peu à peu; aujourd'hui, M. Lanoix a une étable dans sa cour; cette étable contient cinq veaux, et, à l'heure des consultations, on en fait monter un dans une petite salle carrelée qui attient au cabinet du docteur.

Je ne suis pas allé chez le docteur, mais M. Albert Aumont, un de mes confrères du *Paris-Journal*, y est allé, et a fidèlement raconté comment tout cela se passe.

Le veau sert trois ou quatre jours, et donne environ cent cinquante boutons. Chaque bouton suffit à vacciner cinquante personnes. L'affluence est énorme en ce moment; tout le monde est venu là. La rue Chanoinesse, depuis le beau temps des conférences du père Lacordaire, n'avait pas revu autant de voitures élégantes; le Prince Impérial y est venu ces jours-ci, et depuis que la maladie, — avec une intensité assez bénigne du reste, — sévit sur Paris, la maison du docteur Lanoix ne désemplit pas.

\*\*

J'ai eu raison de m'étendre sur la vente San Donato dans mon dernier *Courrier*. C'est encore aujourd'hui l'étonnement de tous que cette fièvre qui s'empare des acheteurs à un moment donné. Tant mieux! ce n'est pas moi qui me plaindrai. Cependant il faut ramener tout cela à sa juste proportion.

J'avais indiqué le tableau de Bonnington comme une des œuvres les plus artistiques de cette galerie; cette petite toile a été poussée, comme tout le monde

l'a vu, à quatre-vingt-trois mille francs, par M. Édouard André, le jeune député du Gard. J'ai raconté autre part que cette toile avait été payée cinq cents francs au peintre; M. Isabey et M. Jadin, ces deux artistes de talent déjà sur le retour, hélas! et qui furent les camarades de Bonnington, nous ont confirmé le fait.

La *Jane Grey* est arrivée à cent dix mille francs, mais il y a là des considérations étrangères à l'art. Il faut avoir le courage de le dire, c'est une toile qui n'ira pas au Louvre dans trois cents ans; c'est une œuvre faible, surfaite, et payée beaucoup trop cher.

La *Françoise de Rimini* a été adjugée à cent mille francs. On a dit que c'était le baron A. de Rothschild qui s'en était rendu acquéreur, mais il a protesté. Consolons-le de cette victoire chèrement remportée, en disant que, au point de vue de l'art pur, la *Françoise* est presque un chef-d'œuvre à côté de la *Jane Grey*. Cette *Françoise* a fait du chemin; elle avait été payée quarante-trois mille six cents francs à la vente de la galerie du duc d'Orléans.

À côté de cela, il y a des étonnements dont on ne revient pas. *Le duc d'Albe recevant le serment de Jean de Vergas*, de M. Louis Gallait, est une œuvre plus que faible, d'une dimension restreinte, sans prestige et sans antécédents; elle est montée à trente mille francs. Pourquoi? Voilà ce qui prouve que rien n'est soumis à des règles fixes et à des connaissances exactes dans ces grandes ventes.

\*\*

Quant aux Greuze, on s'est pâmé sur ces petites toiles, et ce que j'avais prévu s'est réalisé. À l'heure qu'il est, selon moi, le personnage, ou plutôt le pays qui a eu le plus de nez, comme on dit, c'est la Russie; la tête intitulée: *Malice*, payée par M. de Stackelberg, l'ambassadeur, vingt mille cent francs, est un bon marché relatif. C'est certainement, comme esprit et même comme type du maître, l'œuvre la plus complète; c'est moins célèbre que cette *Petite fille au chien*, payée quatre-vingt-trois mille francs, mais c'est supérieur comme art.

M. Adolphe de Rothschild, que nous trouvons présent à la première vacation pour l'achat de la *Françoise de Rimini*, mais qui proteste, se serait donné à celle-ci pour cent vingt-six mille francs les *Œufs cassés* de Greuze.

C'est fou, n'est-ce pas? Avec cent vingt-six mille francs on aurait un Vélasquez, un Del Sarte, un Titien, une villa au lac de Côme, dix chevaux de plus dans son écurie. Mais cependant, comme malgré cette petite dépense, M. de Rothschild peut aussi se passer ses autres fantaisies, je suis résolu à ne pas le plaindre.

Nous venons de recevoir un nouveau catalogue de cette prodigieuse vente qui dure toujours. Cette fois on va disperser les collections de meubles, de céramiques, d'armes, services de tables, émaux, orfèvrerie, bronzes d'art de la Chine et du Japon, tentures, guipures, sculptures en bois, marbre et ivoire, terres émaillées de Lucca della Robbia, verreries de Venise, mosaïques et tapisseries.

Vous rappelez-vous qu'il y a aujourd'hui près d'un an, je vous ai dit: « Il y aura d'ici à quelque temps un immense lavage. » Le voilà le lavage! c'est de la vente de San Donato que j'entendais parler, mais j'y mettais une certaine discrétion.

\*\*

Le bal de M. Daru, le ministre des affaires étrangères, a fort réussi; on s'y écrasait un peu, dit-on, mais franchement, comment faire? Tout en donnant un bal où on s'écrase, un ministre (qui a dû fatalement refuser beaucoup d'invitations) se met de mille à deux mille ennemis à la caisse d'épargne; que serait-ce donc si on circulait librement?

C'est bien vrai, le Sénat murmure et trouve que le ministre des affaires étrangères, s'il avait des sacrifices à faire pour sa liste d'invitation, ne devait pas, du moins, les faire au détriment du Sénat. Considérez cependant qu'au Luxembourg on devrait aimer à se coucher de bonne heure; mais il paraît qu'il n'en est rien. Les sénateurs se décideraient bien encore, mais les sénatrices n'aiment pas cela,

il faut qu'elles brillent et qu'elles n'en manquent pas un, à la guerre, à l'intérieur, aux affaires, à l'agriculture et chez le référendaire. Quant à M. Emile Olivier, ils lui gardent une dent.

Tant de jeunesse cache une idée politique. Il y a quelque temps, je suis allé au Sénat dans l'espoir d'entendre des interpellations sur le concile, et le plus clair de mon affaire a été de saisir sur le fait M. le comte de Ségur d'Aguesseau, un vieillard d'une étonnante énergie, qui assurait qu'on voulait faire du premier grand corps de l'État, de la chambre haute enfin, « une cinquième roue à un carrosse. » Le mot y était.

Si les sénateurs veulent tant danser c'est qu'évidemment ils cherchent à réagir contre la cinquième roue et à s'affirmer partout par leur présence, leur lutte et la constatation de leur pouvoir.

\*\*

Le samedi avant le mardi gras est toujours le samedi consacré pour les amateurs de bal de l'Opéra.

Le mardi gras est tout à fait de mauvais ton, c'est le rendez-vous général de tous les braves gens qui vont là une fois dans leur vie et qui, comme on dit dans les escaliers, sont généralement un peu en riolle ce soir-là. Le mercredi des cendres, de son côté, appartient de droit aux blanchisseuses; donc ce dernier samedi de carnaval est une date.

Jamais, de mémoire d'homme qui est allé mélancoliquement s'appuyer le dos à la loge 17 et s'ennuyer à mourir dans le couloir des premières, jamais nous n'avons vu tant de monde. C'était terrible et presque dangereux, — tous étaient des *fols amants du plaisir*, cela va sans dire.

Ils avaient des airs navrés, des physionomie de radeau de la Méduse; pas un, j'en suis sûr, pas un seul ne s'amusaient, et pourtant tous étaient des habitués. J'en ai surpris quelques uns à causer de leurs affaires, comme de bons braves boursiers qui auraient dû être couchés depuis longtemps. Quelques barbons s'agitaient pour se persuader à eux-mêmes qu'ils vidaient la coupe du plaisir... Mais je t'en moque, il n'y en a plus de plaisir, les autres générations ont tout pris, il n'y a plus que de l'intérêt, passé certain âge; et ceux-ci qui vont à l'Opéra après 30 ans se surprennent dans le fond d'un couloir à causer des candidatures officielles et du coup de théâtre du garde des sceaux, au premier maître des requêtes qu'ils rencontentent. — Voilà où nous en sommes.

\*\*

On a dansé rue de Courcelles, dimanche soir, et c'est un événement, car ces réunions du dimanche chez la princesse Mathilde sont généralement des causeries coupées par un peu de musique. C'est presque dommage de penser que pour danser un cotillon on peut détruire l'harmonie de cette délicieuse et unique résidence.

L'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial, le Prince Napoléon, la princesse Clotilde et l'archiduc d'Autriche assistaient à cette fête, qui peut passer à bon droit pour ce que le monde officiel a offert de plus intéressant cet hiver.

Les réceptions de la rue de Courcelles ont un caractère plus placide et plus enjoué que toute autre réunion: il y a là, grâce aux éléments divers dont est composée la *comitiva*, une fusion d'intérêts. Ce n'est plus de la politique pure, comme aux Tuileries ou dans les ministères, là l'élément artiste compense l'élément officiel.

Et puis, il faut bien le dire, le cadre est exquis; il est unique. Pas un objet qui ne soit intéressant par sa forme, par son caractère ou sa rareté, pas une disposition banale: étoffes, tableaux, meubles, tout est marqué au cachet du goût le plus sûr. Cette serre admirable de plain-pied, avec ces salons, salon elle-même, où les femmes viennent s'asseoir, se détachant sur des fonds inattendus, curieux d'aspect, qui se composent d'une façon nouvelle, suffirait seule à donner le caractère spécial aux réceptions de la rue de Courcelles.

Dimanche, ce devait être extra-officiel, puisque toute la famille impériale était là; et cependant c'était, sinon intime, au moins privé; et vous verrez que les échos piquants et charmants de cette fête



n'arriveront pas jusqu'aux journaux, si avides d'ordinaire de ces racontars réservés.

C'est qu'il n'est pas besoin d'être très homme du monde pour comprendre que quand on vous fait ces loisirs il faut renoncer à spéculer sur ces fêtes toutes privées.

L'Empereur, très-gai et visiblement bien portant, causait, au passage, avec toutes les jolies jeunes filles qui étaient venues là pour danser, et qui, du reste, dansaient pour de bon.

Le Prince a dansé jusqu'à une heure avec un grand entrain, et les jeunes personnes ne se faisaient pas faute de le désigner un peu plus que de raison pour les tours de valse du cotillon. On ne dira jamais ce qu'il y a en ce moment à Paris de jolies Américaines : c'était une gerbe.

L'archiduc Albert était très-remarqué, comme on pense, et l'Impératrice, très-belle, dans une toilette que je renonce à décrire, mais qui pourrait être de tulle blanc sur fond paille, avec guirlande de pensées au corsage, et une rivière splendide au cou, se laissait aller à la causerie à iond, au lieu de papillonner comme le font souvent les souverains.

\*\*

Au théâtre, nous avons *L'Autre*, de M<sup>me</sup> George Sand, dont je vous parle en attendant que notre collaborateur Charles Monselet vous raconte la donnée et vous dise la portée morale et le mérite artistique.

Une première représentation de George Sand est toujours chose grave. C'est à coup sûr une œuvre d'art de plus, quelle que soit du reste la réussite de la pièce, et c'est souvent une audace nouvelle, une thèse attaquée avec franchise et impétuosité, comme on attaque un bastion.

La salle était bien brillante, mais la saie de l'Odéon ne sourit jamais : c'est une salle auguste, solennelle, à laquelle il faudrait pour public l'Académie française tout entière, le maréchalat, l'Institut, la gravité du Corps diplomatique, et la futilité du corps de ballet... Alors seulement, cet immense vaisseau, ce temple classique prendrait une physionomie, et se dériderait à une si brillante assistance.

Mais il ne faut pas moins que cela, tandis que dans d'autres salles, dès qu'il y a trois journalistes aux fauteuils d'orchestre, deux actrices dans les baignoires, une femme à la mode aux avant-scènes, et un député plus ou moins connu au balcon, on dit qu'il y a une belle salle.

Cette première représentation de *L'Autre* a été un succès de première, nous souhaitons à la pièce un succès de centième ; mais nous vous dirons aussi, sans savoir ce qu'en pensera notre fin collaborateur Monselet, que cela ne passera pas sans contestation lorsque arrivera le vrai public, le bon bourgeois, qui sera mon voisin de stalle à la vingtième.

Quand M<sup>me</sup> Sand m'appelle au théâtre, je commence à être prévenu ; je sais ce que vaut artistiquement ce grand écrivain, qui a écrit *Valentine* et les *Lettres d'un voyageur*, et déjà me voici tout disposé à l'entendre. Je sais, d'autre part, qu'elle a pour spécialité certaines thèses sociales qui battent en brèche les idées reçues, consacrées, respectées : c'est un écrivain qui remonte les courants, et rien ne m'étonne d'elle. Elle me prend par la main, je me laisse conduire, et je me mets au point de vue.

Jamais je ne discute avec elle, pas plus qu'avec le Titien lorsqu'il peint un *Satyre* et une *Nymphe* ; je ne commence pas à lui faire un crime de n'avoir pas peint une *Mise au tombeau*. Je me demande ce que M<sup>me</sup> Sand a voulu faire, et, cela dit, je juge si elle a bien défendu sa thèse. Mais mon voisin n'en fait pas autant, lui ; il lui crie : « Halte là ! Je vous défends de traiter cette question ; votre point de vue est faux. Vous plaidez la cause de l'adultère, et vous mettez une auréole au front de *L'Autre*, tandis que le mari est sacrifié. Je vous défends de faire une pièce sur ce thème-là, et plus vous y dépenserez de talent, plus je vous regarderai comme un écrivain dangereux. »

L'habitude de l'art, l'amour de la forme, nous rendent un peu cyniques, naïvement, du reste, le plus honnêtement du monde, cela va sans dire.

C'est bien l'histoire de l'artiste au musée secret de Naples.

Plus moral que le premier venu, parce que son idéal est plus haut, il regarde sans passion un sujet interdit et admire l'œuvre en elle-même ; il arrive à la séparer complètement de son intention dangereuse, déshonnête, ou même licencieuse.

Pas n'est besoin de dire que *L'Autre* ne saurait être assimilé à une œuvre de cette nature ; mais la donnée de la pièce et son dénouement froisseront bien des gens ; la famille n'y trouvera pas son compte ; l'art, au contraire, se tiendra pour satisfait. C'est un beau langage qu'on parle aujourd'hui sur cette scène de l'Odéon, et il y a là de ces grandes pensées qui dominent de bien haut le théâtre contemporain.

On parle de Dieu et de sa clémence ; on invoque son pardon, et George Sand met dans la bouche d'un de ses personnages cette grande parole : « Dieu ne pardonne point, il est plus puissant, il efface. »

Si la thèse vous gêne, séparez-la de son exécution, jugez le morceau, prenez une à une chaque scène, et vous verrez que de beautés, que de pensées généreuses, grandes, fines, ingénieuses, quelle abondance et quelle forme achevée ! La pensée est embaumée dans cette forme-là et s'y peut conserver longtemps intacte, le temps la respectera.

La presse, toujours consciencieuse en face d'une œuvre de M<sup>me</sup> George Sand, s'est divisée en deux camps : les uns louent sans restriction, les autres se révoltent et attaquent avec passion.

C'est qu'en effet il faut un désintéressement singulier et une certaine audace pour mettre la loi naturelle et le droit des instincts du sang et de la nature au-dessus de la loi écrite et des prescriptions immuables des sociétés. M<sup>me</sup> George Sand, en grande artiste qu'elle est, se sent froissée dans l'intimité de sa conscience par un article du code ; elle l'attaque avec passion, et place l'humanité au-dessus de la loi ; elle refait la société avec audace sans se soucier de l'effet que sa thèse produira sur la société.

Ce ne sont point des œuvres vulgaires que celles qui soulèvent de si hautes questions, et qui jettent un chroniqueur futile comme nous dans des sentiers aussi éloignés de ceux qu'il parcourt habituellement, cueillant des fleurs à pleine main, sans souci de récolter des fruits et de faire une moisson profitable à l'âme et à l'esprit.

\*\*

Eh bien ! non, elle ne se marie pas, la Nilsson, mon ami Pierre Véron l'affirme et je dois l'en croire, puisque cette sympathique artiste chantait chez lui, lundi dernier, au milieu d'une assistance d'élite. Je ne suis pas fâché d'avoir provoqué ce galant démenti ; mais, néanmoins, on a tant à cœur de marier Ophélie, que voilà le *Figaro*, qui ne tient même pas compte de l'assertion de mon confrère en chronique, et il donne ses preuves à l'appui. Il veut marier M<sup>lle</sup> Nilsson malgré elle ; je voilà mieux renseigné que la diva elle-même.

On veut donc forcer Marguerite à prendre la plume et à se défendre.

Si elle allait dire, elle aussi, qu'elle est fiancée à l'art, comme la pupille de M. Strakosh ?

\*\*

Il est beaucoup question dans le monde des arts d'un tableau de Raphaël, inconnu ou peu connu jusqu'ici, dont son propriétaire demande un million au gouvernement français.

Ce Raphaël est exposé au Louvre ; l'administration l'a provisoirement en sa possession, et l'authenticité est reconnue. Le Raphaël a son état civil ; ses papiers sont en règle ; il peut circuler librement.

L'œuvre du maître appartenait au roi de Naples, elle était accrochée dans l'un des salons du palais de la place Forestieri, où tous ceux qui ont fréquenté l'ex-roi ont pu le voir. Quand François II, fuyant devant les troupes garibaldiennes et le corps d'armée des généraux Fanti et Cialdini, se retira dans Gaëte, il emporta ses tableaux précieux, et le Raphaël fut emballé l'un des premiers.

Or, à cette époque, un gentilhomme espagnol,

M. Bermudez de Castro, marquis de Lema, représentait l'Espagne à Naples, et s'était attaché à la fortune du roi, au point de prendre directement le commandement des troupes et d'organiser la résistance dans la forteresse de Gaëte. Une telle situation dut créer entre le roi et le diplomate des relations d'un ordre intime, et Bermudez de Castro suivit le roi dans sa retraite à Rome.

Par suite d'une alliance entre les Farnèse, de famille romaine, et les Bourbons de Naples, ceux-ci se trouvaient avoir en leur possession l'héritage de cette illustre famille, les galeries, les palais, les terres, et, joyau parmi les joyaux, cet incomparable palais de la Farnésine, que le divin Sanzio a couvert de ses fresques exquises et où Michel-Ange lui-même, attendant un jour un de ses élèves qui travaillait alors avec Raphaël, dessina dans une des voussures une tête puissante, épisode artistique qui détonne dans cet ensemble, mais qui arrête l'œil et fait rêver le voyageur.

Le palais tombait en ruines, les fresques étaient menacées ; il intervint alors entre le roi et l'ancien ambassadeur une convention emphytéotique qui investissait le marquis de Lema du palais de la Farnésine pour quatre-vingt-dix-neuf ans, à la condition de le réparer.

Aujourd'hui, c'est donc à M. Bermudez de Castro qu'on doit l'hospitalité dans la Farnésine. Il pourra vivre toute sa vie en face de cette œuvre exquise d'un des plus grands génies de la Renaissance. Quant au Raphaël du Louvre, c'est encore par M. Bermudez de Castro qu'il est parvenu à la surintendance des musées. L'ex-roi de Naples veut le vendre, et a choisi pour intermédiaire son ancien ambassadeur.

Le Raphaël est de la première époque : c'est un Raphaël péruvique, presque un primitif ; c'est exquis, mais ce n'est pas encore le maître, c'est un faux Pérugin.

On ne doit pas acheter ce Raphaël, il ne nous apprend rien. Raphaël est très-bien représenté au Louvre, et ceci n'apporte pas une note nouvelle.

Ah ! si on pouvait nous transporter une fresque, la *Dispute du saint-sacrement* ou autre chose, vous pourriez donner le million. Voilà qui serait un sujet d'études nouvelles ! Mais le cas n'est pas le même, et pour la somme qu'on demande, il vaut mieux boucher les trous qui existent dans cette admirable collection du Louvre. En se remuant bien, avec un million, on pourrait trouver deux Velasquez ou trois, et de la bonne palette du maître.

Mais je n'ai jamais cru à ce chiffre fantastique d'un million que demande le roi de Naples. Vraiment, depuis M. Haussmann, nous jonglons avec une dextérité incroyable avec les millions. — Je sais bien que la pièce de cent sous ne vaut plus que trois francs par le temps qui court ; mais c'est bien de l'argent, dix fois cent mille francs !

\*\*

Garibaldi est devenu romancier, et la *Cloche* nous offre les primeurs de son œuvre littéraire : la *Domination du moine*, roman social, comme bien vous le pensez.

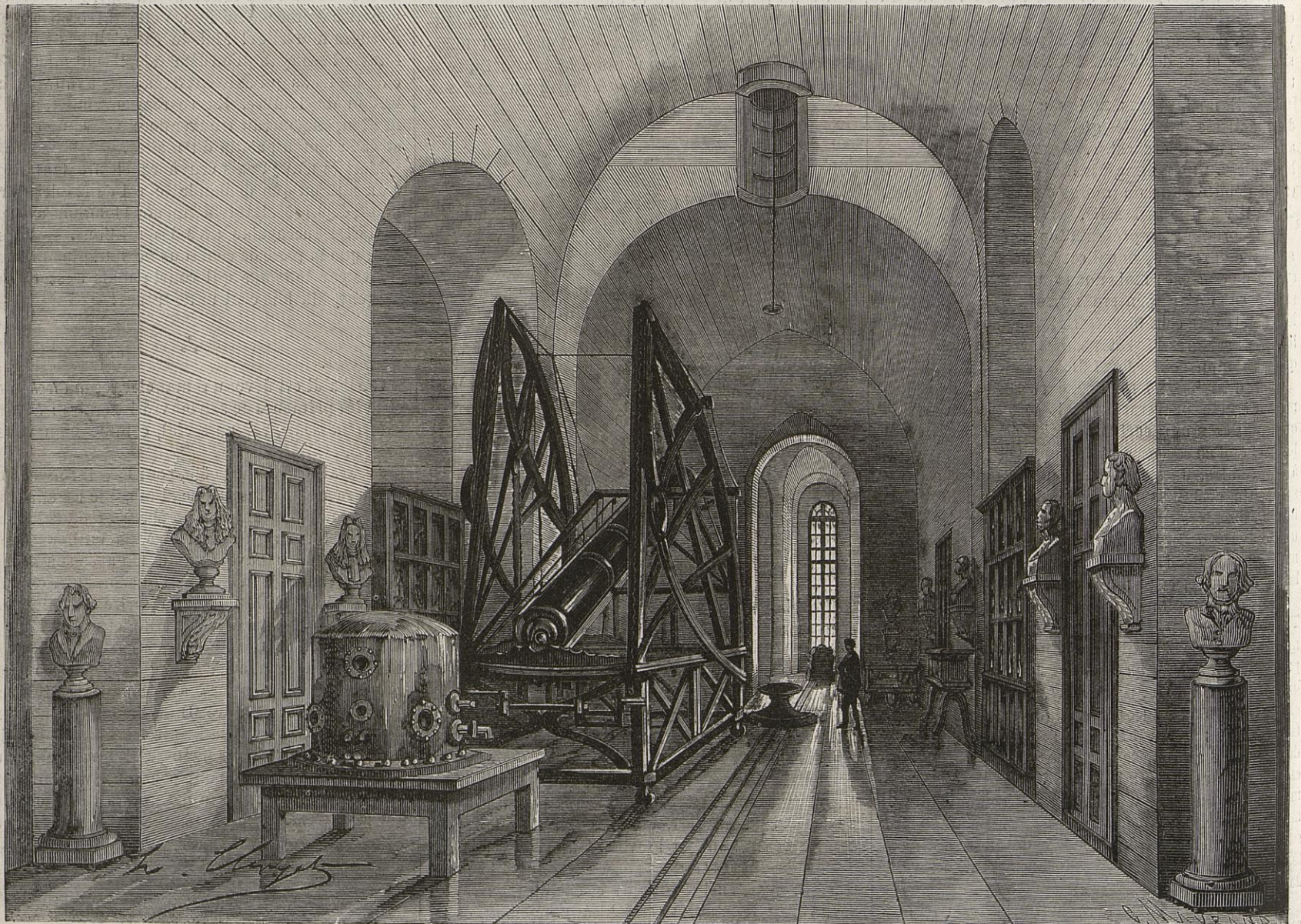
Je savais Garibaldi poète, pour l'avoir souvent entendu raconter dans un beau langage les anecdotes de sa vie de boucanier et de partisan dans les solitudes de l'Amérique ; je le savais enthousiaste et illuminé, pour l'avoir vu au feu avec son auréole de brave ; mais je savais aussi que lorsqu'Alexandre Dumas, en 1860, le sollicita d'écrire ses Mémoires, alors que déjà l'Italie était faite, et qu'il aurait pu se reposer en quittant l'épée pour la plume, il confia au grand romancier quelques paperasses noircies d'encre, et se refusa à accomplir cette tâche qu'il laissa à Alexandre Dumas. La solitude profonde de Caprera l'aura inspiré. L'homme d'action est devenu un penseur plein de rhumatismes ; c'est à coup sûr un poète, pour pouvoir vivre ainsi sur son rocher, en face de la nature, au bruit des flots qui se brisent.

CHARLES YRIARTE.



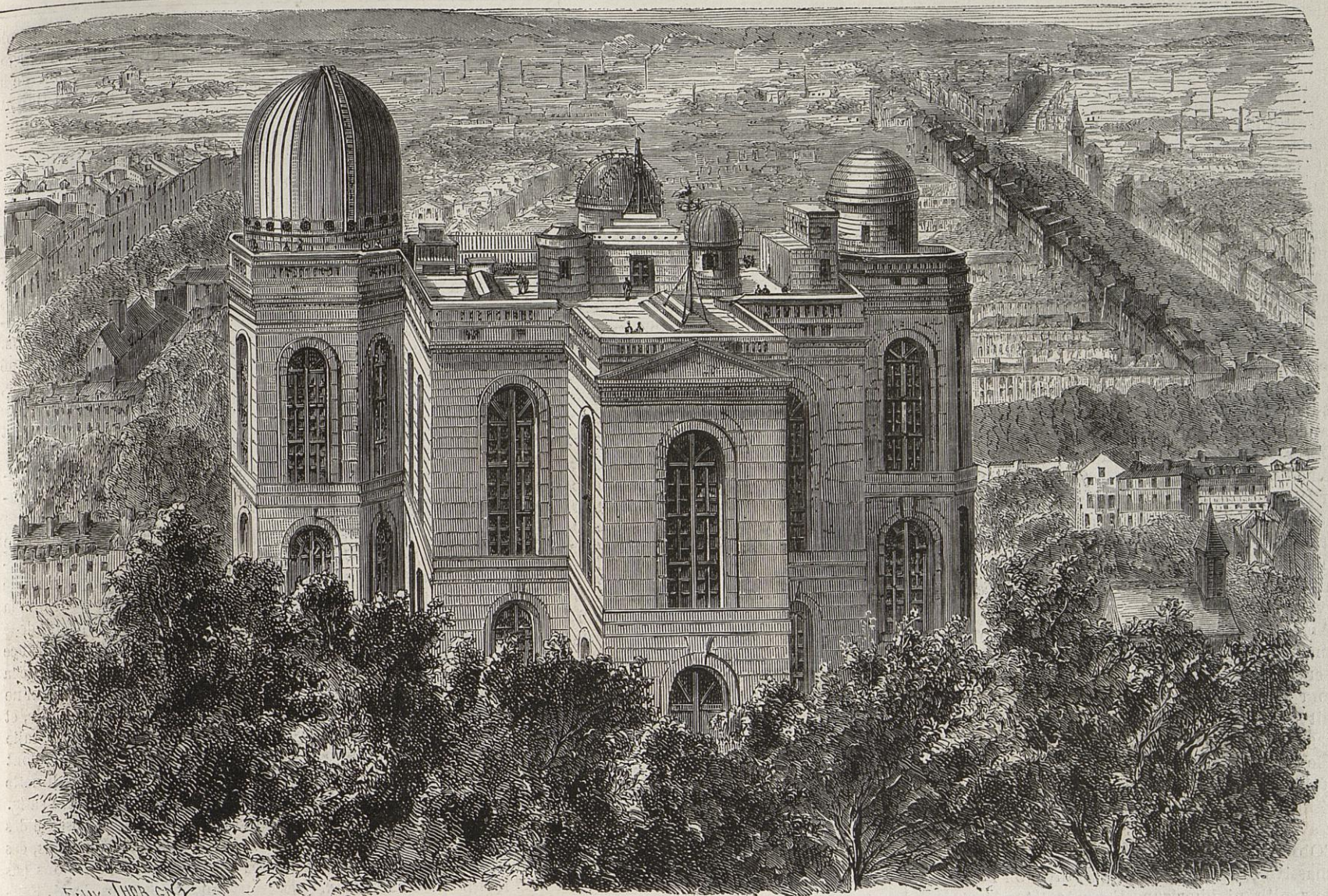


RÉORGANISATION DE L'OBSERVATOIRE DE PARIS. — La Plate-Forme.

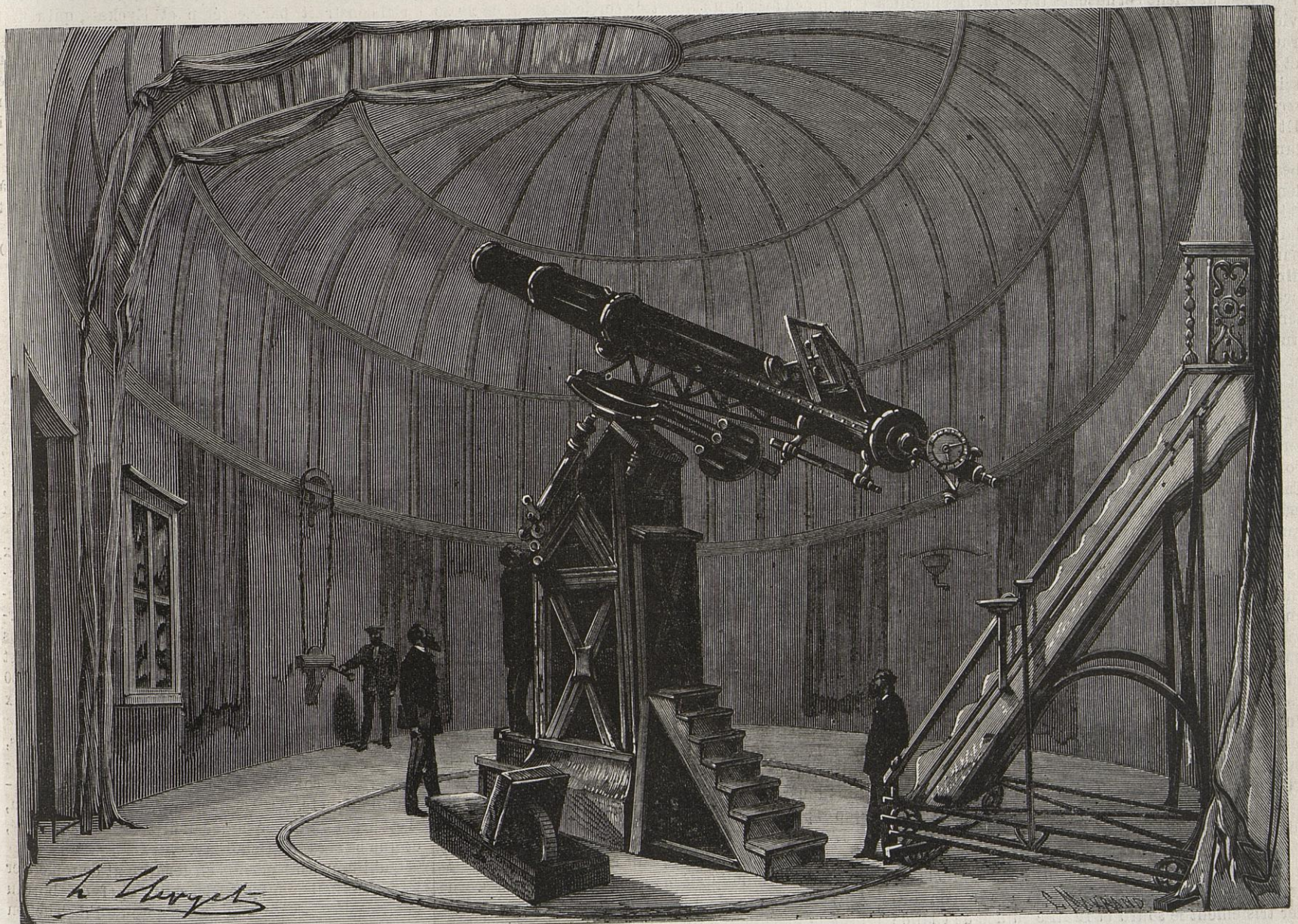


La Salle du Méridien.





L'Observatoire. — Vue à vol d'oiseau, prise à la hauteur de la plate-forme.



La Salle de l'Équatorial.



## L'OBSERVATOIRE DE PARIS

HISTOIRE. — ADMINISTRATION.

C'est à l'initiative et à la persévérance de l'Académie des sciences que revient l'honneur d'avoir doté la France d'un observatoire digne d'elle.

Bien faibles, bien pénibles furent les commencements de cet édifice. Avant de pouvoir être utile aux savants, il ne faudra pas moins de deux siècles. Commencée en 1668, la construction était terminée quatre ans après, en 1672. On avait dépensé plus de deux millions de livres. L'architecte fut Claude Perrault, celui-là même qui devait s'immortaliser quelques années plus tard en élevant cette admirable colonnade du Louvre, qui restera comme le joyau de Perrault, dominant son œuvre tout entière. Il est heureux que Claude ait donné une preuve aussi grande de son génie, car si nous n'avions eu que l'Observatoire, on eût été en droit de lui contester même du talent. Rien dans le plan conçu et exécuté par Perrault ne devait répondre aux besoins de la science. Un amour-propre jaloux avait empêché l'architecte de consulter les seuls guides naturels de son œuvre, ceux-là même en vue desquels l'édifice était construit. Jamais il ne voulut entendre les observations d'un savant.

Aussi est-ce encore du Louvre que Bailly, qui y demeurait, signalera la réapparition de la comète observée pour la première fois en 1682, et dont le retour avait été annoncé pour cette année. Bailly avait établi son observatoire à l'une des croisées de l'étage supérieur de la galerie méridionale, vis-à-vis le pont des Arts. « De là, disait Bailly, je ne puis « vérifier mes quarts de cercle ni à l'horizon ni au « zénith, puisque je ne vois ni le zénith ni l'horizon. » Cet aveu douloureux de Bailly, les savants établis à l'Observatoire le faisaient, eux aussi. De la lourde et massive construction de Perrault, on ne voyait ni le zénith ni l'horizon. En vain l'Académie réclamera par l'organe de ses membres les plus autorisés de leur science et de leurs travaux. Les plaintes viendront se briser devant l'orgueil de Claude Perrault. Quant à Louis XIV, il trouvera, dans sa fierté et dans son dédain, avoir bien assez fait pour la science et pour les savants, en consacrant à un observatoire la somme énorme de deux millions de livres. Et puis, d'autres soucis d'une plus grave importance sollicitaient alors son esprit. Un autre objet beaucoup plus digne de sa gloire, et répondant également bien à son orgueil, ne lui défendait-il pas de faire plus ? — Versailles n'était pas achevé. — C'était là l'édifice chéri. C'était là le monument élevé par Louis XIV à sa gloire, pensait-il; la postérité dira, à son orgueil, en détournant les yeux des ruines fastueuses de Versailles, pour les reporter tristement sur l'observatoire de parade, accordé comme une aumône à la science, avide de connaître et de savoir, pour faire taire les sollicitations ennuyeuses et discordantes de gens venant par leurs plaintes rompre désagréablement le concert de louanges en l'honneur du grand roi. Mais nous ne pouvons observer, diront les savants. Ils auront pour réponse l'orgueil de Perrault et le dédain de Louis XIV. Cassini lui-même, le grand Cassini, joindra ses prières à celles de l'Académie. Comme elle, il se verra repoussé. Et pourtant il avait pour lui l'intelligente, mais non toujours victorieuse protection de Colbert. Le roi ne l'avait-il pas mandé de Bologne ? ne l'avait-il pas attaché à l'Observatoire avec un traitement inouï de neuf mille livres ? N'était-ce pas assez ? Du moins il le croyait. Sa conscience était en règle avec la science. Et la postérité dira qu'il protégea les lettres et encouragea les sciences et les savants. — C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. — Un traitement de neuf mille livres, un édifice de deux millions, en voilà assez pour faire un protecteur.

Un siècle après, en 1760, les choses étaient dans le même état; l'Académie, désespérée, mais non vaincue dans ses légitimes désirs, fit élever une petite tourelle à toit tournant pour déterminer l'heure exacte des observations faites dans deux cabinets attenants au côté sud. L'œil pouvait toujours contempler tristement le sourd et inutile édifice de Claude Perrault.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1786. A cette époque, deux architectes, Brebion et Renard, exécutèrent avec grandeur la restauration de l'Observatoire. L'année 1793 vit achever cette lourde entreprise. Mais l'Observatoire était encore loin d'offrir l'ensemble actuel. Du reste, cette restauration ne fut pas le seul changement apporté par la période révolutionnaire, qui, bien loin de se montrer hostile, donna tout au contraire une preuve de sa sollicitude et un gage de ses soins, en créant le Bureau des longitudes par la loi du 24 juin 1793. On peut dire que de cette époque date réellement l'Observatoire. Ce ne seront plus des savants isolés, ce sera un corps de savants régulièrement institué, qui fera les observations et publiera les résultats de recherches qui, pour être encore d'une faible étendue, ne laisseront pas d'avoir leur importance. Le Bureau des longitudes était, en effet, créé pour publier la *Connaissance des temps*, qui serait imprimée aux frais de la République; il devait, en outre, perfectionner les tables astronomiques et les méthodes des longitudes, et enfin s'occuper de la publication des observations astronomiques et météorologiques. Le Bureau était ainsi composé : deux géomètres, Lagrange, Laplace; quatre astronomes, Lalande, Cassini, Méchain, Delambre; deux anciens navigateurs, Borde, Bougainville; un géographe, Buache; un artiste, Carochet. De plus, quatre astronomes-adjoints, au choix des quatre titulaires. Les traitements étaient répartis de la manière suivante : les membres du bureau, 8,000 fr.; les adjoints, 4,000 fr. Une somme de 12,000 fr. était affectée pour les frais de bureau, l'entretien des instruments. Le bureau relevait des Comités d'instruction publique et de marine.

Tels furent les commencements de l'Observatoire. D'un côté, une construction imposante, grave, lourde, massive, mais inutile; d'un autre côté, un aménagement presque nul, ou du moins fort insuffisant. Lors de l'installation du Bureau des longitudes, l'Observatoire ne possédait que trois instruments : une méridienne de Lenoir, de 1<sup>m</sup>,23 de distance focale, un quart de cercle de Bird, de 2<sup>m</sup>,50 de rayon, et une petite machine parallatique, montée sur un pied en acajou.

La législation de 1793 contient en essence ce que fut et ce qu'est encore de nos jours le Bureau des longitudes. Les ordonnances royales de 1814 (21 octobre), 1815 (14 janvier), et enfin celle de 1816, n'apportèrent que des modifications peu importantes. Le décret du 9 mars 1852 changea le mode de nomination, et le décret du 30 janvier 1854 vint tout transformer, en séparant complètement le Bureau des longitudes de l'Observatoire. Il y avait cinquante-neuf ans que le Bureau avait pris position à l'Observatoire. Nous allons voir que ce fut lui qui fit de ce monument, avec beaucoup de patience et de grands efforts, le premier observatoire du monde, qui n'a de rival de nos jours que celui de Saint-Petersbourg. Celui-ci n'a pas coûté moins de deux millions de roubles (8 millions de francs), et possède des instruments comme la lunette achetée à Munich au prix de 80,000 roubles (320,000 francs).

Dé l'établissement du Bureau des longitudes en 1793, jusqu'à l'année 1830, rien de saillant ne fut accompli en faveur de l'Observatoire. Avec cette année commencent les véritables réformes. A cette époque la scène change. Les embellissements et un aménagement en rapport avec la science commencent; on démolit les misérables mesures qui entouraient l'édifice. On l'isole. La magnifique avenue conduisant de la façade septentrionale au palais du Luxembourg s'ouvre. On élève le remblai situé à l'intérieur, au midi du monument, à la hauteur de 27 mètres. On plante la belle terrasse, on pose les grilles, on construit les murs de soutènement. La France possède enfin un observatoire digne d'elle, et cela après deux siècles d'efforts, de travaux, de luttes. Il est enfin le monument que nous connaissons tous, dont le monde entier suit les travaux, et que reproduit notre dessin.

L'aménagement intérieur suivit de près cette si utile transformation. Déjà du reste on avait apporté de sérieuses améliorations dans les instruments. En 1803, la lunette de Lenoir était remplacée par une lunette méridienne sortie des ateliers de Ramsden. Elle mesurait 2<sup>m</sup>,50 de foyer et 0<sup>m</sup>,11 d'ouverture.

L'année suivante, 1804, on installait sous la coupole de l'ouest un équatorial avec lequel Bouvard, Arago, et plus tard Nicollet, étudièrent la libration de la lune. En 1831 et 1833, sur la demande du Bureau des longitudes, on construisit les nouveaux cabinets qui existent à l'est du grand bâtiment.

Sous l'intelligente direction d'Arago, l'Observatoire s'embellit encore. Bientôt les instruments de construction étrangère furent remplacés par d'autres perfectionnés d'abord, construits ensuite par des artistes français. Actuellement, l'Observatoire ne renferme pas un instrument de provenance étrangère. Ce changement radical est dû à l'initiative d'Arago, qui n'a pas cessé de réclamer contre notre prétendue infériorité dans la fabrication des instruments. En voyant le grand équatorial de Gambey, destiné à observer un astre en le suivant dans sa marche, il est facile de se convaincre que la France, de ce côté, n'a rien à envier à l'Angleterre, si justement fière de son brillant *flint-glass* sans aucune strie.

Rendons aussi justice à M. Le Verrier; il a mécontenté des savants, mais il a aimé la science et travaillé à en augmenter le trésor.

Mais les trois véritables merveilles que renferme l'Observatoire sont : le *dôme rotatif*, établi sur la terrasse supérieure, à l'aide duquel il est possible de faire tourner le toit de temps en temps pour que la trappe ouverte soit toujours devant l'axe optique de la lunette; c'est là un travail deserrurerie dont la France a raison de se montrer fière; le grand *équatorial* de la tour de l'ouest, reproduit par notre gravure, qui ne mesure pas moins de 5 mètres de distance focale, et enfin la grande *méridienne*, contenue dans une salle connue sous le nom de *salle de la Méridienne*, dont nous donnons le dessin. Le gnomon de cette lunette méridienne est à 9<sup>m</sup>,93 au-dessus du sol de la salle.

Outre ces instruments, l'Observatoire possède des régulateurs astronomiques, des chronomètres, des compteurs, des cercles répétiteurs. N'oublions pas de mentionner les nouveaux télescopes de M. Foucault, à miroir argenté, de 20, 40 et même 80 centimètres, pour observer le soleil, et le grand équatorial construit par Secrétan et Eyckess, qui réunit d'une façon fort heureuse un *cercle mural*. Grâce à cette invention, il ne faut plus qu'un observateur au lieu de deux. Et l'observation double, réglée par un mouvement d'horlogerie, est d'une précision mathématique. C'est là une belle découverte qui fait honneur au talent et à la science de MM. Secrétan et Eyckess, ses deux constructeurs.

Tel est actuellement l'état des instruments à l'Observatoire de Paris. Il y a loin, comme on peut le voir, de l'Observatoire de 1793.

Le budget actuel de l'Observatoire est de 152,460 francs, répartis de la manière suivante :

Astronomes, astronomes - adjoints, aides-astronomes, mécaniciens.....	98,400 fr.
Achat d'instruments.....	38,060
Impressions.....	8,000
Chauffage, éclairage.....	8,000
Total.....	152,460 fr.

Dans cette somme de 98,400 fr. sont compris les traitements des astronomes, qui sont de 5,000, 4,500 et 3,500 fr. Les astronomes-adjoints touchent 2,000 et 3,000 fr.; les élèves, 1,500 et 2,000 fr.

Grâce à cette somme de 8,000 fr. consacrée aux impressions, l'administration a publié les observations faites depuis 1800 jusqu'à 1833. Cette publication comprend dix forts volumes in 4°. Les observations faites de 1853 à 1866 sont contenues dans douze autres forts volumes. Un autre travail est sur le point de paraître : c'est la révision des 48,000 étoiles observées par Lalande, il y a soixante-dix ans.

En ce moment, par suite des derniers événements, l'Observatoire est administré par deux commissions : une commission d'examen, et une commission d'enquête. Au moment où cet article paraîtra, il est probable que le nouveau directeur sera nommé, et que ce sera M. Delaunay.

Qu'il nous soit permis en terminant de remercier ici personnellement M. Servant, chef du bureau des Sociétés savantes au ministère de l'instruction publique; M. Marié-Davy, astronome chargé de l'astronomie physique; MM. Perigaud et Wolff,



qui ont eu l'extrême bienveillance de vouloir bien nous mettre à même de donner ces renseignements sur un monument dont nous avons raison de nous montrer fiers.

P.-L. MIOT-FROCHOT,  
membre de la Société de l'Histoire de France.

## REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

CRIS D'OISEAUX

On accuse les Parisiens de ne pas savoir comment pousser le blé. Loin de moi l'idée de leur en faire un crime, avant que la charrue ne passe sur les boulevards. L'asphalte a ses esclaves, et ne va pas aux champs qui veut. Certes, il est des heureux de la villégiature qui distinguent le seigle de l'avoine, je le crois, mais en est-il beaucoup parmi eux qui soient capables de reconnaître l'arbre à ses feuilles, l'oiseau à son cri ? Deux insuffisances qui ne nous affligent pas moins, j'en suis persuadé, les jours où nous pouvons courir aux bois de Saint-Germain ou de Meudon. La nature n'est complètement belle que pour ceux qui savent ainsi la voir et l'écouter. Je sais qu'il n'est pas donné à tout le monde de suivre un cours d'ornithologie ; mais ne serait-il pas un moyen plus commode d'y suppléer, en établissant pour le commun des martyrs une sorte de répertoire presque enfantin ? J'y pensais en lisant hier la plus modeste et la plus charmante des publications illustrées de cet hiver : *les Oiseaux chanteurs*, imitée de l'allemand des frères Muller, par M. Champfleury. Et, au milieu de détails qui se font tous lire avec l'intérêt le plus vif, je me suis plu à relever une suite de cris traduits en langue vulgaire. J'en offre ici la liste alphabétique. Puisse-t-elle inspirer à un naturaliste plus expert l'idée de commencer un véritable dictionnaire des cris d'oiseaux :

**Bick** : Cri d'amour de la petite grive ; en temps ordinaire, c'est *zipp*.

**Bic Tac** : Cri d'alarme du merle. V. *Tac*.

**Dack** : Cri d'alarme de la petite grive. Articulé *mezzo voce*, il dénonce l'apparition du danger ; si le danger devient pressant, il est remplacé par le signal d'angoisse *sih*, répété d'une voix étouffée, ordinairement à l'approche d'un oiseau de proie.

**Deteroi** : Cri d'avertissement de la fauvette lusciniole autour de sa couvée.

**Hi-de-lu-a-i-a** : Première phrase du cri du loriot, qui en comporte trois. La première commence dans le médium et descend par trois tons successifs, en s'arrêtant sur le premier et le troisième. La deuxième se compose de quatre ou cinq intonations qui montent, et brusquement, par quintes et par tierces. La troisième est un cri d'appel composé de trois sons, dont le second donne la tierce au-dessus, et le dernier la tierce au-dessous de la note du début. Cette série de trois appels semble une provocation aux poursuites qu'il élude avec une grande vitesse. A peine s'avance-t-on dans la direction de sa voix, qu'il se fait entendre du côté opposé. Son cri est d'un très-bel effet. Les Allemands le comparent à celui de la flûte traversière, et M. Champfleury à celui des plus belles voix de contralto.

**Fink** : Cri d'appel du pinson, d'où le mot allemand *edelfinke* (pinson noble).

**Kreh-kreh** : Gazouillement du loriot. Tantôt bref, tantôt traînant.

**Lis-lis** : Cri d'effroi de l'alouette des buissons lancée par un chien de chasse inexpérimenté. Il lui a valu le nom de *lisette*. V. *Pi-pi*.

**Lou-lou** : Sifflement d'appel de l'alouette des bruyères ; il précède toujours son chant, réduction gracieuse de celui du rossignol. De là le sobriquet populaire d'alouette *lulu*.

**Pi-pi** : Cri plaintif de l'alouette des buissons voletant autour de son nid, d'où le nom d'alouette *pipi*. Son chant, fort beau d'ailleurs, ressemble à celui du serin. On l'appelle aussi *lisette*. V. *Lis*.

**Pst-Pst** : Cri du rouge-gorge. V. *Tirit*.

**Sidiri** : Cri du roitelet troglodyte ; le seul qui, dans les soirs de grande gelée, fasse diversion au

croassement des corbeaux. La philosophie de ce courageux petit oiseau semble être une leçon pour les pauvres gens ; son cri, exécuté prestissimo, est repris après quelques secondes d'intervalle.

**Sih** : Cri d'angoisse de la grive. V. *Dack*.

**Stieglitz** : Cri du chardonneret. D'où son nom allemand de *stieglitz*. Le cri de *fink* prouve aussi sa parenté avec le pinson.

**Tac-tac** : Premier avertissement du merle, dès que son œil perçant distingue quelque objet suspect. Il est articulé piano, puis devient perçant, et tourbillonne *crescendo* quand l'ennemi se rapproche. Quand son vol lui a fait trouver un autre refuge, il y manifeste ses craintes par des *tac* et des *bie* articulés précipitamment.

**Tiou** : Premier mot du chant du rossignol. Vers le commencement de ce siècle, Bechstein, un naturaliste allemand, renommé pour la justesse de son oreille, paraît avoir rendu complètement toutes les nuances du chant du rossignol. Pour bien se pénétrer de cette combinaison de lettres, il faut essayer de les prononcer en sifflant, avec un temps d'arrêt à la reprise de chaque alinéa.

Tiouou, tiouou, tiouou, tiouou,  
Shpe tiou tokoua,  
Tio, tio, tio, tio,  
Kououtio, kououtio, kououtio, kououtio,  
Tskouo, tskouo, tskouo, tskouo,  
Tsi, tsi, tsi, tsi, tsi, tsi, tsi, tsi,  
Kouoror tiou. Tskoua pipitskouisi, rhading!  
Tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso,  
Tsi si tosi, si si si si si si,  
Tsorre, tsorre, tsorre, tsorrehi,  
Tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn, tsatn,  
Dlo dlo dlo dlo dlo dlo dlo dlo dlo  
Kouico trrrrrrrrritz  
Lu lu lu ly ly li li li li  
Kouio didi li loulyli  
Ha guour guour, kouï kouï!  
Kouïo, kouïo, kouïo, kouïo, kouïo, kouïo, kouïo, kouïo,  
Ghi, ghi, ghi,  
Gholl gholl gholl gholl ghia hududoi.  
Kouï kouï horr ha dia dia dilhi!  
Hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets,  
Hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets, hets,  
Touarrho hostehoi  
Kouïa kouïa kouïa kouïa kouïa kouïa kouïa kouïa,  
Kouï kouï kouï io io io io io io io kouï  
Lu lyle lolo didi io kouïa.  
Higuai guai guay gai gai gai gai kouïr tsio tsio pi.

**Tirt, tiritit, iriritit** : Cri du rouge-gorge : il le pousse régulièrement le soir, le matin, et accidentellement en cas d'émotion subite. A d'autres heures, son cri est *uip, uip*, ou *pst, pst*.

**Tré, tré, tré** : Cri d'alarme que fait entendre fréquemment la grosse grive sur les hauteurs boisées, où se plait sa farouche mélancolie.

**Trüb** : Cri poussé par le pinson quand il doit pleuvoir. Alors les plumes de sa tête se hérissent.

**Uip** : Cri du rouge-gorge. V. *Trüt*.

**Ut** : Cri d'alarme que la femelle du rossignol répète, accentue et accélère davantage à mesure que le danger apparaît plus proche et plus menaçant. Le mâle en fait autant de son côté, et souvent ces cris, provoqués par un péril imaginaire, en attirent un plus sérieux.

**Zipp** : Cri d'appel de la petite grive, d'où lui est venu le nom de *zippe* en Allemagne.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

## DIFFÉRENTS TYPES D'ÉVÊQUES

AU CONCILE DE ROME

Notre prétention n'est pas ici de donner le portrait des neuf cents évêques, archevêques, primats, patriarches, *abbés nullius*, abbés mitrés, supérieurs d'ordres religieux, qui, sur la convocation du pape, sont réunis en ce moment au Vatican. L'étude est de trop longue haleine pour un journal qui se doit aux actualités de chaque semaine.

Nous avons voulu simplement, en reproduisant les types des personnages les plus marquants de cette assemblée œcuménique, donner une idée de la physionomie si variée que présente une telle réunion. Le dessin que nous donnons aujourd'hui est un concile en raccourci, à l'usage des lecteurs du *Monde illustré*. C'est le résumé, dans quelques éminentes individualités, de la généralité épisco-

pale qui constitue l'ensemble de ce concile, où il est venu tant de prélats et de tant d'endroits, *qu'il sera clair qu'on y aura porté*, selon l'expression de Bossuet, *le sentiment de toute la terre*.

Parmi les figures les plus saillantes, nous crayonnons d'abord celle de M<sup>sr</sup> Dupanloup. Cette tête fine, aux traits caractéristiques et accentués, symbolise bien la grande prélatrice française, dont, au besoin, l'évêque d'Orléans a tout l'esprit, les grandes manières et la *furiosa* éloquente. Sa nationalité, M<sup>sr</sup> Dupanloup ne peut la renier, et, quoique ultramontain parfois impatient, il est bel et bien Français.

A côté de cette personnalité si vive et si élégante, comme M<sup>sr</sup> Uglescas, patriarche des Indes, nous apparaît sombre froid et sévère ! C'est là le type du prêtre espagnol, sacrifiant plus volontiers aux ardeurs de l'ascétisme qu'aux séductions de l'éloquence sacrée. C'est plus par la terreur religieuse que par la mansuétude que M<sup>sr</sup> Uglescas doit convertir les Indiens de l'Amérique espagnole. Le grand inquisiteur Pacheco semble lui avoir soufflé un peu de son esprit d'exclusivisme.

Goya, ce peintre au génie étrange, dont notre collaborateur Ch. Yriarte nous a si artistement retracé la vie et analysé les chefs-d'œuvre, Goya aurait sûrement donné une place à M<sup>sr</sup> Uglescas dans son tableau de *l'Inquisition*, où, groupés aux pieds de Ferdinand VII prêtant l'oreille aux conseils de Philippe II, on voit les inquisiteurs se disputer la conscience du nouveau souverain.

Le cardinal italien apprécie tout autrement que le patriarche des Indes et l'évêque d'Orléans les grâces sublimes du catholicisme. Plus indulgent au pécheur que le premier, il est peut-être moins que le second accessible aux grandeurs du christianisme. Sa physionomie religieuse est faite toute de hautaine facilité et de finesse. Cette finesse a même une pointe d'astuce dont sa diplomatie innée ne s'offusque pas. Son élégance trahit ses goûts artistiques, et on voit bien que ce cardinal a du sang florentin dans les veines, du sang des Machiavel et des grands artistes de la Renaissance.

Plus sérieux sont ces Arméniens lazarisites, qui cependant ont fait leur éducation en Italie. Ils ont été élevés dans ce fameux couvent de Venise, où les religieux impriment dans toutes les langues connues les livres destinés à répandre la *bonne parole*. Ce sont ces lazarisites qui, une fois sortis du couvent, s'en vont par toute la terre répandre les doctrines du catholicisme. La sévérité de leur type reflète la gravité de leur mission apostolique, leur air de mansuétude résignée annonce leur vie faite de sacrifices.

L'Orient, outre les lazarisites arméniens, se trouve représenté au concile de Rome par ces graves patriarches à longue barbe, pour qui, si la parole est d'argent, le silence est d'or. Ils ne parlent jamais. Ils confinent leur caractère sacré dans une gravité mystique dont doivent être jaloux les ulémas et les marabouts.

Leur gravité est rendue encore plus imposante par la beauté plastique du type et celle du costume, dont la richesse en impose aux peuples orientaux. Le patriarche de Constantinople, dont nous reproduisons le portrait, résume admirablement en sa personne sacrée la grandeur et la quasi-majesté plastique du clergé d'Orient.

M<sup>sr</sup> Valerga symbolise en lui le compromis entre l'influence italienne et l'influence orientale. Le patriarche de Jérusalem, né à Gênes, a su greffer sur la finesse et la pénétration de son esprit délié la gravité que donne toujours au sérieux de l'intelligence la contemplation d'un ciel toujours pur, et les réflexions qu'inspire la vue incessante des lieux témoins du grand drame chrétien.

Comme contraste à la magnificence des costumes orientaux, l'évêque américain oppose sa tenue sévère, digne, sobre, pour ainsi dire, républicaine, en un mot. On sent, à le voir, que la sévérité de toutes les sectes protestantes a l'œil sur lui ; qu'il est, à chaque instant, coudoyé par les fils des presbytériens, ces rudes Saxons qui furent les premiers pionniers de l'Amérique. L'évêque américain est citoyen des États-Unis. Il le sait, et on le sent.

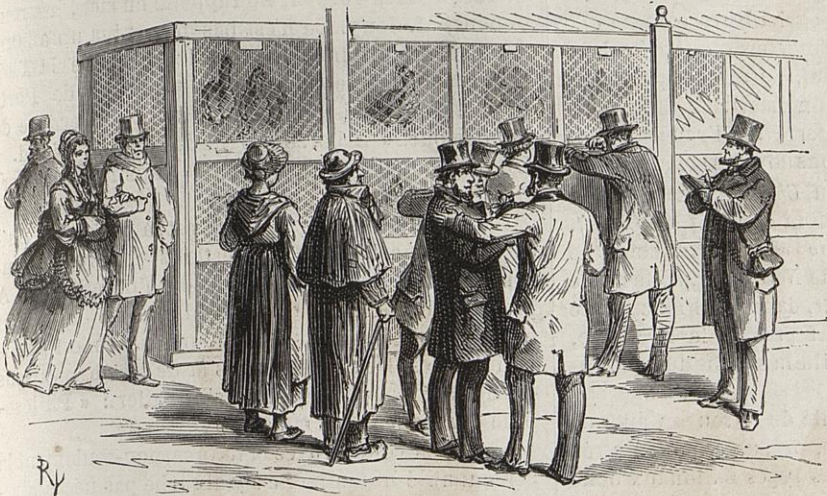
Un peu plus vagues, épiscopalement parlant, sont les évêques chinois, cochinchinois, siamois ; les Afri-





Quelques Types des pères du Concile.

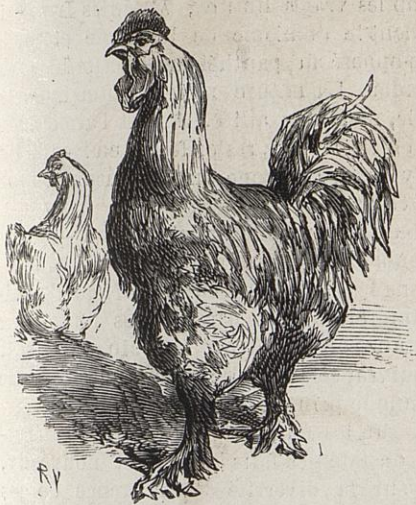




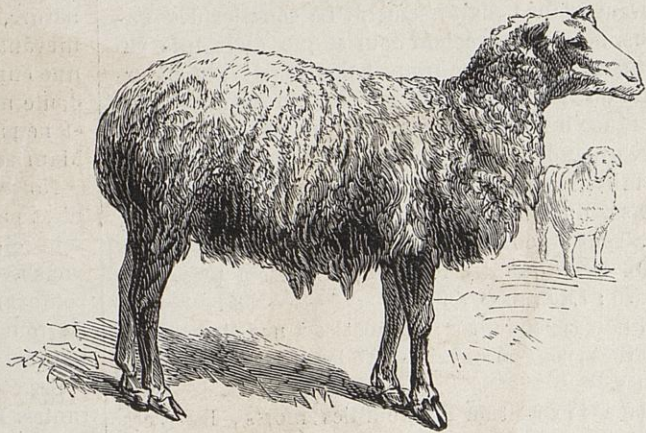
Le numérotage des cages.



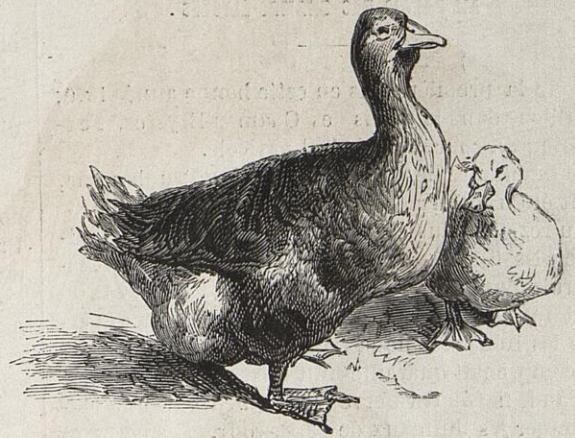
Toilette des pores.



Coq cochinchinois.



Brebis bérichonne.



Oies de Toulouse.



PARIS. — Concours agricole au Palais de l'Industrie. — Les opérations du Jury.



cains raliés, dont le profil est tout arabe, et qu'on désigne sous le nom de *melchites*. La race ici n'a pas disparu sous l'influence cléricale. Elle apparaît dans toute sa pureté exclusive. Un évêque chinois est, pour nos yeux peu exercés, un Chinois, comme un évêque africain est un Arabe. Plus habitués que nous sommes à la physionomie européenne, nous découvrons mieux le caractère sur les traits du visage, et nous pouvons apprécier, jusqu'à un certain point, l'influence produite sur l'individu par le milieu où sa position le fait vivre.

C'est ce qui fait que nous avons cherché à analyser les types de nos évêques européens, tandis que nous sommes forcés de renoncer à l'appréciation exacte du caractère des races jaunes et noires représentées au concile de Rome.

Nous n'avons pas voulu faire une galerie, nous avons cherché simplement à esquisser quelques types.

LÉO DE BERNARD.

## EXPOSITION D'AGRICULTURE

AU PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Pour la première fois en cette bonne année 1870, a eu lieu, dans le palais des Champs-Élysées, l'exposition du concours général agricole.

Le sanctuaire des arts, disait Joseph Prudhomme, avait été transformé en exhibition agronomique.

Au rez-de-chaussée, là où d'ordinaire se font admirer les fins ou terribles chefs-d'œuvre de la statuaire, d'une extrémité à l'autre du transept, on avait installé huit rangées d'étables, où étaient parqués les individus de la race bovine. Chaque rangée comprenait quarante-huit boxes. Le pourtour de la grande nef était réservé aux cages destinées à emprisonner les animaux de basse-cour. Les pores et les moutons étaient logés dans l'intérieur du palais. Le premier étage, qui d'habitude est illustré par tout ce que la peinture produit de remarquable, avait été choisi pour les volailles préparées pour la vente, les beurres et les fromages, ainsi que pour les graines et les plantes fourragères. Aux appareils agricoles, tels que moissonneuses, faucheuses, batteuses, semoirs, à tout l'appareil agricole, était dévolu l'espace qui s'étend entre le palais et le quai de la Seine.

En sortant de cette exposition agricole, et du palais de l'Industrie ainsi transformé, on pouvait dire qu'on venait de faire ses dévotions au temple de la graisse.

Pour peu qu'on eût l'esprit analytique, on se prenait à transformer en suif l'embonpoint de tous ces pauvres animaux, dont l'élevage avait si prodigieusement développé les tissus adipeux.

On se demandait par quels procédés ce pauvre bœuf *Cotentin* en était arrivé à différer si étrangement de ses congénères de la race hollandaise, qui, au cap de Bonne-Espérance, sont si allongés, si dégagés, si hauts sur jambes, et presque aussi rapides à la course que le dromadaire. Le climat du littoral de la Manche rend, paraît-il, le bœuf hollandais plus lourd, plus paresseux, plus facile aux plaisirs de la mangeoire et du râtelier. Nos éleveurs abusent de ce bon caractère. Ils gorgent de farineux le *Cotentin*, l'engraissent outre mesure. Vous verrez que bientôt on vendra à Cherbourg des terrines de foies gras de bœuf, comme on vend à Strasbourg des pâtés de foies de canards hépatiques.

Les *Durham* que nous avons vus, quoique descendants d'une race anglaise (artificielle, il est vrai), ne sauraient rappeler l'idée qu'on peut se faire du bœuf *calédonien*, dont le parc de Charley, dans le *Derbyshire*, conserve encore les purs échantillons. Ces *Durham*, qui n'ont une tête que parce qu'ils ne peuvent se dispenser d'en avoir une, et des jambes que parce qu'ils ne pourraient marcher sur le ventre, ont envahi les races de France, d'Allemagne et de Belgique. La boucherie aujourd'hui ne jure que par le *Durham*, et l'éleveur *Backewell*, celui qui l'a inventé, doit bien se réjouir dans la tombe.

Les bœufs de *Devon* et d'*Hereford* ont lutté d'embonpoint avec les *Durham*; mais les uns ont des

cornes et les autres n'ont que les rudiments. C'est là une supériorité en élevage.

L'anglicanisme a gagné l'agriculture comme elle a gagné les modes. Nous mangeons un beefsteak et non pas une tranche de bœuf, de même que nous portons un frac et non pas un habit.

Et cependant notre belle terre de France n'était pas avare en fait de productions bovines! Nous avons la race de *Salers*, le bœuf du *Charolais* et celui du *Poitou*, plus connu sous le nom de bœuf de *Chollét*. Et le bœuf *Lmous n*? Et le *Nivernais*? Et les bœufs de *Garonne*? Et l'ancienne race de *Normandie*, cette noble race qu'on a forcée de déroger, dans ses alliances avec le *Durham*? Et le petit bœuf *gras* de la Bretagne, qui rappelle par sa petite taille la souche du bœuf indien, dont elle paraît issue?

Ah! il n'aurait pas été facile de retrouver, au milieu de ces boules de graisse, préparées pour les jouissances des jours gras, ces types nationaux dont l'agriculture devrait s'attacher à développer les qualités, plutôt qu'à les fondre dans les races anglaises, dont la précocité et l'affinité pour l'engraissement surexcitent son ambition.

On n'accusera pas nos agriculteurs de chauvinisme.

La rage de pousser à la graisse tient surtout nos éleveurs dans l'engraissement. Le sanglier des *Papous*, dont notre cochon domestique était une variété, ne saurait se retrouver dans ces types bâtardisés du *Berkshire*, du *Hampshire*, d'*Essex*, d'*York*, de *Lincoln* et de *Leicester*. Les purs échantillons de la *Normandie*, de l'*Anjou*, du *Poitou*, de l'*Auvergne*, de la *Lorraine*, du *Limousin*, du *Quercy*, de la *Bresse*, du *Charolais*, du *Dauphiné*, des *Pyrénées*, etc., sont aujourd'hui introuvables.

On dirait que l'agriculture française a pris pour devise : La graisse, *for ever*!

Il faut cependant rendre justice à nos éleveurs de volailles; ceux-là ont conservé les traditions patriotiques.

Dans l'exposition des volatiles morts, les races françaises tiennent le haut bout de la table. Les volailles de la *Flèche*, dites du *Mans*, ont remporté les premiers prix.

On s'est hâté de leur décerner, car les poulardes ne peuvent pas attendre comme les fromages. On les voit aujourd'hui exposées aux devantures de nos marchands de comestibles en renom. Leur blanche douillette de graisse fait pressentir aux gourmets cette chair fine et délicate qui pour eux constitue la supériorité de ces chapons. Trop fine et trop délicate peut-être, cette chair qui manque quelquefois de saveur, et dont toutes les ardeurs de la broche ne sauraient ressusciter la primitive excellence! En dégustant une de ces volailles, on sent trop l'*épinette* dans laquelle on les a martyrisées.

Ce qu'avec l'engraissement nous gagnons en délicatesse, nous le perdons en saveur: tel est l'axiome que l'anglomanie en élevage doit inspirer à tout homme d'esprit, le seul homme, dit *Brillat Savarin*, qui sache manger.

Le jury agricole, présidé par M. le ministre de l'agriculture et du commerce, n'en a pas moins décerné ses récompenses aux éleveurs les plus méritants, d'après les idées rances et acceptées de nos jours.

Les animaux primés, fatigués par un long séjour dans le palais de l'Industrie, et alourdis encore par le poids de la graisse qui les surchargeait, ont quitté par groupes les Champs-Élysées, les uns regagnant leurs étables, les autres s'acheminant mélancoliquement vers l'étal du boucher.

Demain, les plus glorieux traverseront Paris en triomphe.

Le char de la déesse du bœuf gras sera leur *Capitole*, et l'abattoir leur *Roche Tarpéienne*.

Ce que c'est que d'avoir une constitution trop facile à l'engraissement, et de préférer l'embonpoint à sa nationalité!

MAXIME VAUVERT.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE

L'ANNÉE D'UN ERMITE, par Jules Levallois (1 vol. A. Lacroix). Avant d'ouvrir le livre, je sais

quel est cet ermite. Ce n'est point l'ermite de la Chaussée-d'Antin, et il ne rappelle en rien, heureusement, M. Jouy. Ce n'est pas non plus un affamé de la vie érémitique, comme les pères de la Thébaïde, ou même comme les solitaires de Port-Royal. Non, mais tout simplement un ermite de Montretout, « à l'orée des bois de Saint-Cloud. » Un pied dans la foule et l'autre dans le désert terriblement mondain.

Cet ermite très-aimable, qui est à la fois un philosophe, un critique, par certains jours un chansonnier, est doublé ou triplé d'un observateur. A l'exemple des Huber, des Latreille, des Bonnet, son attention s'est portée sur les fourmis. Il n'est pas de petits sujets. De ses réflexions et de ses observations est né ce livre, qui pourrait s'intituler : « Philosophie et formicologie mêlées. »

« Mise en contact avec la nature, non-seulement la personnalité humaine ne s'y absorbe pas nécessairement; mais, placée dans les conditions régulières de la santé morale, elle s'y rassérène, s'y développe, s'y purifie, s'y accroît. » La solitude exaltant les forces morales, telle est l'idée essentielle de ce « véritable manuel de la liberté intérieure. » Mais, marquant sur-le-champ les vraies limites, M. Jules Levallois pose nettement le dualisme de l'homme et de la nature, très-opposé au panthéisme de Goethe et au nirvana hindou. La nature n'est ni une amie ni une ennemie, mais une alliée. Il faut l'aimer sans doute, mais en tirer parti, rester ferme en face d'elle, et ne pas s'y fondre comme un Senancour ou un Maurice de Guérin.

Notre auteur est un spiritualiste résolu, — le cas n'est pas pendable, — et ses promenades le conduisent loin dans les champs spéculatifs. Nous l'y suivons avec intérêt. On n'a pas tous les jours pour compagnon un penseur et un écrivain de talent. Surtout je suivrai son conseil : prendre des bains de nature. Vienne le printemps!...

Ses études sur les fourmis sont des plus intéressantes. Il a constaté des faits curieux et nouveaux, notamment sur la diversité d'intelligence de ces insectes, sur la non-infaillibilité de l'instinct, sur le langage antennal, les constructions, les guerres. J'ai noté des pages charmantes sur la manière ingénieuse dont les fourmis extrayent le lait des pucerons, leur chambertin à elles.

Qu'est-ce au juste que Paris, étudié dans son anatomie? Comment vit cette pieuvre énorme qui, de ses mille suçoirs, absorbe toute la substance assimilable du monde entier? voilà ce que M. Maxime du Camp a entrepris d'éclaircir dans son remarquable ouvrage : *PARIS, ses organes, ses fonctions et sa vie* (Hachette). Bien que conçu au point de vue exclusivement descriptif et pratique, ce livre a sa grandeur. Le génie de l'homme, sa patience, sa marche lente, mais inébranlable, vers le progrès, s'exaltent à chaque pas l'étonnement et l'admiration.

Le tome II, que je viens de parcourir, est consacré à l'Alimentation, aux Halles, au Tabac, à la Monnaie et à la Banque de France. L'historique des choses, l'explication des rouages, la description minutieuse des détails, les résultats de la statistique, tout s'y trouve. Un style clair et rapide porte la lumière dans les cervelles les plus réfractaires. Des vues d'ensemble, relevées par des critiques judicieuses, servent de conclusion à chaque chapitre.

Je n'aurais pas cru trouver dans un tel livre matière à émotion; mais je n'ai pu lire sans attendrissement, au chapitre des Abattoirs, le froid récit des bœufs, des veaux et des moutons suppliciés par milliers, — « avec une dextérité merveilleuse, » — ajoute le narrateur. L'enthousiasme de M. Maxime du Camp, constatant « sur sa montre à galopuse qu'il ne faut à un homme que quarante-huit minutes pour égorger vingt moutons, » ne me gagne à aucun degré.

Que de révélations sur les vins! que de renseignements intéressants sur la Monnaie et sur la Banque! Les préparations qu'exige le tabac plongeront dans la stupéfaction le fumeur candide; mais ce qu'il ne s'expliquera pas, même après avoir entendu M. Maxime du Camp, c'est que les cigares continuent à être aussi mauvais, après être devenus aussi chers.

LES SILHOUETTES ORIENTALES.—ISKENDERIEH,



par M. Alfred d'Ancre (1 vol. Dentu), sont de courts et agréables récits d'un voyageur doublé d'un poète. Ces historiettes ont vraiment un parfum oriental. Iskenderieh (on dirait en français Alexandrine), Antoun, ne sont pas de notre climat. L'étude sur le Liban et les Maronites, qui termine le volume, en apprennent plus sur les mœurs vraies de ce pays que bien des bouquins plus sérieux d'aspect et plus lourds de ton.

PHILIPPE DAURIAC.

## LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

A cette époque, d'ailleurs, le mélange s'était établi forcément entre les gens de mérite de toutes les classes, et quand même Pierre ne se serait pas affublé d'un titre d'emprunt, il lui eût suffi de son excellente tenue et de sa conduite irréprochable pour le rapide avancement que lui ménagea son chef.

Ainsi, tout venait à bien pour cet aventurier, pour cet audacieux criminel; son bonheur insolent continua de la sorte pendant une suite d'années; devenu officier supérieur, il fraya avec la meilleure société des villes où il se trouvait en garnison, et partout il était cité pour sa distinction et la verve spirituelle qu'il déployait dans la causerie.

La vie extérieure de Pierre avait donc atteint l'apogée de ses rêves; il était arrivé à tout, même à la considération. Ce n'était pas sans doute un homme de trempe ordinaire, celui qui avait assez de vigueur dans l'âme pour en dissimuler la souillure, et garder intact son front de marbre en face de gens honorables!

Mais qui peut dire que le remords, ainsi qu'une excroissance vénéreuse, ne le rongerait pas dans quelque coin de la conscience? Est-il bien sûr qu'en sortant de ces réunions brillantes, où il se montrait sous l'aspect mensonger de la loyauté et du type de la plus parfaite gentilhommerie, un sommeil paisible vint le visiter? D'où vient qu'à trente ans à peine ses cheveux avaient blanchi? Le Pierre qui se cachait sous le faux noble, après s'être bercé des songes dorés de sa vie présente, ne se réveillait-il pas dans une mesure ensanglantée? et le spectre du vieillard ne venait-il pas murmurer à ses oreilles: Justice! justice!... Se croyait-il régénéré parce qu'il avait eu la chance de trouver dans une honorable carrière l'issue de ses visées ambitieuses?

Ce sont là des secrets connus des pervers, et qu'eux seuls pourraient révéler. Un jour, cependant, le sort sembla se départir de ses constantes faveurs envers le meurtrier; il revint blessé grièvement à la jambe, d'un combat où, comme toujours, il avait vaillamment payé de sa personne.

Après les premiers soins, qui écartèrent la crainte d'un danger sérieux, un repos absolu lui ayant été ordonné:

— Eh bien! cher ami, lui dit le colonel qui avait voulu assister au pansement, je veux vous faire des loisirs qui vous profitent, et reconnaître ainsi les mérites de votre personne et la bravoure dont vous avez fait montre. Je vous nomme commandant de place à Puycenda; quand vous serez rétabli, il vous sera loisible d'entrer à votre gré dans une autre phase militaire.

Fernandez remercia et accepta.

— Et, ajouta le docteur après avoir applaudi à la nomination, comme vous serez là à très-courte distance d'Ax, je vous engage à aller y passer la saison. Ces eaux sont fort salutaires pour les maux externes; vous êtes sûr, en soumettant votre blessure à l'action des douches, d'enrayer votre mal, si, contre toutes mes prévisions, il avait tendance à empirer.

Aller à Ax!

Cette prescription fit tressaillir don Fernandez.

— Croyez-vous que ce soit chose vraiment urgente que d'aller m'enterrer tout un long mois dans ce trou des Pyrénées? dit-il au médecin.

— Si urgente, répondit celui-ci, que vous devriez à cela sans doute de ne pas rester boiteux; il n'y a pas à plaisanter avec la carie des os. Je vous recommande spécialement les douches du Tech, non-

seulement elles cicatriseront votre cheville, mais encore elles en extraient les esquilles d'os qui pourraient causer de graves désordres si elles se logeaient dans les chairs.

— C'est bien, répliqua le nouveau commandant, je vais songer à ce conseil.

Il songea beaucoup en effet à cette réunion de circonstances fortuites qui le rejetaient vers le pays d'où il s'était enfui après son terrible exploit.

Mais il finit par se dire que douze années avaient dû produire en lui un si grand changement, qu'il était impossible qu'on le reconnût si le hasard le mettait en présence de quelqu'un de ses concitoyens. Ses cheveux grisonnants, ses longues moustaches, son uniforme, son langage et ses manières, ne faisaient-ils pas de lui un autre individu?

A toutes ces raisons très-plausibles qui lui firent conclure pour l'affirmative du conseil du docteur, s'ajoutait la plus impérieuse: c'est qu'il est sans doute dans les décrets de Dieu que la conséquence fatale d'un crime pousse tôt ou tard son auteur vers les situations qui doivent lever les triples voiles sous lesquels il croit l'avoir enseveli...

— Ah! bah! se disait don Fernandez quelques jours plus tard, en se rendant à Ax dans la bonne voiture que lui avait prêtée le colonel, c'est la fièvre qui m'avait causé des craintes puériles au sujet de mon séjour passager à Ax; j'aimerais à y rencontrer quelques-uns de ceux qui ont connu Pierre dans sa boutique. Au lieu de les éviter, le commandant don Fernandez se montrera bon prince en leur faisant quelque largesse.

Qu'avais-je de commun avec ces petites gens enchainées éternellement à de mesquines et ennuyeuses professions? J'ai conquis une autre place dans la société au prix de mille fatigues et de ma puissance de caractère. Aujourd'hui je suis arrivé: je puis relever la tête, et me purifier par des bienfaits de la seule tache dont je me suis volontairement souillé et de laquelle il n'existe aucune preuve... D'ailleurs, suis-je bien coupable? En abrégé de peu de jours l'existence d'un être inutile, ai-je commis un si grand mal? Quel fruit le pauvre idiot eût-il retiré de l'argent de son père? tandis qu'il m'a servi à être ce que je suis...

Un triomphant orgueil éclaira les traits du voyageur pendant qu'il s'abandonnait à ces sophismes: mais il oubliait qu'il y a souillures et souillures, et que celles du sang sont indélébiles.

### VI

On était aux premiers jours de juillet 1835.

La ville d'Ax commençait à se garnir de baigneurs.

Les rues, étroites, peu propres, mal agencées, étaient maintenant balayées avec soin, et les maisons des logeurs, toutes vieilles et rechignées qu'elles fussent, prenaient un air de fête sous les rideaux blancs et les pots de fleurs dont chaque ménagère ornait ses fenêtres, comme d'un appau.

Les hôtels besognaient aussi à qui mieux mieux pour attirer des hôtes. Ceux de la partie basse de la ville avaient à peu près leur contingent: seul, l'hôtel du Tech restait encore désert, par la double raison qu'il était éloigné de la ville, et qu'il n'avait fait jusqu'alors aucune concession de confort pour se mettre au niveau des autres hôtels thermaux.

Mais le propriétaire attendait, tranquille, sachant bien que les malades ayant besoin de recourir à l'action la plus énergique des eaux de ces parages ne manqueraient pas de s'y venir loger.

L'établissement du Tech est en effet adossé à la plus haute des falaises abruptes, tristement coiffées de leur dôme de neige, qui enserrant la cité comme dans un étai. C'est de là qu'on voit sourdre, au milieu d'une épaisse fumée, les eaux les plus chaudes, les plus chargées de l'élément minéral que recèlent les parois souterrains de tous ces blocs en combustion.

Bien des changements doivent avoir embelli cet hôtel; mais un artiste, un poète, qui l'eussent vu au temps où se passe ce récit, regretteraient sans doute la teinte grise de ses murs, sa longue façade plate, son vieux pont, et ses allures de cloître du moyen âge, qui lui donnaient une si pittoresque physiologie.

La face ouest adhérait au pic et s'incrustait dans le calcaire; l'autre plongeait sur un gave bondissant, séparé seulement des cabines des baigneurs par une étroite chaussée sans balustrade, de telle sorte, qu'au premier renflement du torrent, vous étiez exposé à être immergé tout à coup dans votre bain, et que, s'il arrivait quelque pluie hâtant le suintement des neiges amoncelées sur les pitons géants debout sur l'autre rive, les flots, resserrés dans l'étroit espace, montaient échevelés, et faisaient souvent irruption jusqu'au premier étage.

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)

## BAL

DONNÉ A L'HOTEL DE LA PRÉFECTURE DE MARSEILLE

Marseille, le 20 février 1870.

Monsieur le directeur,

Maintenant que Marseille a vu s'agrandir sa fameuse Canebière, elle n'a plus qu'une ambition: devenir un grand Paris.

Les bals de l'Hôtel-de-Ville, dont M. Henri Chevreau dirigeait les magnificences, ont piqué l'ambition de M. Levert, notre préfet, qui nous a donné, hier samedi, un bal costumé dont vos plus élégantes seraient jalouses. Dès neuf heures du soir, une foule des plus aristocratiques, dans laquelle on distinguait les costumes les plus riches et les plus originaux, envahissait le grand escalier d'honneur de la préfecture. Ce grand escalier, en marbre blanc, et dont la disposition architecturale, en fer à cheval, est des plus heureuses, était littéralement couvert par un cortège diapré qui se renouvelait sans cesse.

Le coup d'œil des salons n'était pas moins curieux. Dans la première salle, le préfet et M<sup>me</sup> Levert, entourés d'un état-major aux couleurs richement bigarrées, recevaient leurs invités, qui, après la présentation, se répandaient dans les grands salons, dont la richesse des décors et la profusion des lumières faisaient un spectacle éblouissant.

A voir la richesse et l'originalité des costumes, on se demandait (esprit de clocher à part) si décidément Aix, la vieille villa du roi René, et Marseille, l'antique cité des consuls, n'avaient pas conservé, en notre siècle de prosaïsme, le secret des travestissements dont la Renaissance italienne a eu le privilège.

S'il n'y a plus de Pyrénées pour la politique, il n'existe pas davantage des Alpes pour la mode.

Est-ce, chez nous, un effet de la pureté climatérique, ou une influence posthume de la société levantine, qui avait su transformer ainsi nos goûts anglicanisés en préférences pour les couleurs les plus riches et les plus variées? Je ne suis pas assez M. Le Verrier pour vous le dire. Toujours est-il que les travestissements étranges, aux étoffes chamarrées de dessins et de couleurs, audacieusement brodés et imprimés, faisaient paraître pâles, à côté d'eux, les costumes de la cour des Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, dont la richesse et l'élégance n'étaient pas d'ailleurs à contester. A la soirée de M. Levert, le comique avait aussi son lot. Les costumes grotesques ne faisaient point défaut. *L'am ral suisse* y remplissait très-bien son rôle. La fête n'en avait que plus de gaieté. L'antique débraillé de *Belle Hélène* n'en faisait que mieux ressortir le piquant des costumes empruntés aux civilisations méridionales. Nous avons de jolies femmes pour porter le voile et la robe constellée d'étoiles de la magicienne, la fine chemise et les pantalons bouffants des hauris, la tunique bleue de la femme fellah. Nous en avons d'assez gracieuses et d'assez spirituelles qui n'étaient pas les moins du monde dépayées dans leurs travestissements en papillons, en oiseaux de paradis, en neige, en damier, en roulette. Certaines, plus sérieuses, n'avaient pas craint de jeter sur leurs belles épaules le peplum des Velléda et des muses. L'une d'elles, des plus jeunes et des plus gracieuses, hardiment coiffée du bonnet phrygien, portait une robe aux couleurs nationales, serrée à la taille par une ceinture tricolore, et dans les plis de laquelle se





PARIS. — Départ des animaux après l'exposition du concours agricole.



lisait le nom de l'acité marseillaise. Sur l'escarcelle qu'elle avait au côté était brodée la chanson provençale et sa fine main tenait haut et ferme une bannière aux armes de la ville.

Cette audacieuse enfant a eu les honneurs de la soirée. Ceci lui était dû.

La fête de M. Levert ne pouvait manquer de souper. Le banquet a eu lieu dans l'un des plus beaux salons. Il s'est terminé joyeusement au milieu des toasts les plus chaleureux, émaillés d'une chansonnette dite par un amateur, et dont le refrain était répété avec enthousiasme par tous les convives.

Après ce véritable festin, qui n'a pas duré moins de deux heures, les dames, toujours intrépides, ont recommencé les danses avec un entrain plein de furiosa marseillaise. Un cotillon, admirablement conduit, a terminé la soirée, dont l'aurore, sinon le vol de l'alouette de *Roméo et Juliette*, est venue tarir les illusions.

Si l'archiduc d'Autriche et les Parisiens n'oublient pas les fêtes de M. Chevreau, soyez assuré que les Marseillais n'oublieront pas davantage les magnificences de M. Levert.

DARTIGUENAVE.



Bal masqué donné à la préfecture de Marseille. — L'Escalier. (Croquis de M. Dartigueneve.)

Manifestation ouvrière

AU PRADO DE MADRID

Les nouvelles d'Espagne ne sont pas meilleures cette semaine. Il y a, dit-on, à Madrid, 40,000 familles d'ouvriers sans travail, et sans pain par conséquent qui parcourent les rues en demandant aux Cortès des mesures énergiques pour arrêter la famine.

Le 21 février, quatre mille de ces travailleurs affamés s'étaient réunis au Prado, à l'endroit où s'élève le fameux monument du *deux mai*.

Ils venaient là, presque sous les fenêtres des Cortès constituantes, tenter une manifestation pacifique. Ils venaient là dire au gouvernement que leur patience avait assez mis de mois de misère au service de la régence. L'attitude de la foule était calme, mais sombre. Ils disaient, ces ventres affamés : « Le commerce est mort, le travail suspendu; les municipalités et les administrations provinciales sont sans ressources; on meurt de faim dans les asiles de bienfaisance. Qu'on fasse enfin quelque chose pour nous. Mourir ou manger! »

Le gouverneur civil de Madrid arrive, et une députation des ouvriers se détache et se



ESPAGNE. — Manifestation à Madrid, place du Prado, de quatre mille ouvriers demandant du travail au gouvernement.

PARIS. — Départ des animaux après l'exposition du concours agricole.



présente à lui pour lui soumettre les doléances du peuple. C'est cet épisode que le correspondant particulier du *Monde illustré* a choisi pour le reproduire en dessin.

Le gouverneur civil, dont le premier devoir est de faire observer la loi, fait observer à la députation ouvrière que les manifestations ne sont pas autorisées aux abords du congrès, et que cette manifestation au Prado n'est pas légale, attendu qu'il aurait fallu, avant qu'elle pût avoir lieu, que les ouvriers eussent obtenu, vingt-quatre heures avant, l'autorisation de la faire.

Néanmoins, la pétition, vu l'urgence, a été portée et remise aux Cortès.

LÉO DE BERNARD.

## COURRIER DU PALAIS

Vous dire ce que le tribunal aura fait du mystificateur ?... Voilà ce que vous promettait la dernière ligne de mon dernier Courrier. Eh bien nous le savons aujourd'hui. Le tribunal a condamné Vrain Lucas à deux années d'emprisonnement, malgré les efforts d'un jeune avocat, M. Helbronner, dont la brillante plaidoirie a été fort remarquée.

Savez-vous quelle est la vie, quels sont les antécédents, l'éducation, les habitudes, de cet homme qui a mis tout le monde savant sens dessus dessous ? C'est le fils d'un pauvre journalier de village, élevé à l'école gratuite du pays, et qui seul, par des lectures incessantes, est arrivé à cet ensemble de connaissances historiques dont il a fait un si mauvais emploi. Il a épuisé toutes les bibliothèques des pays où il a séjourné, et quand il est venu à Paris, sa journée commençait avec l'ouverture des bibliothèques publiques, et finissait avec leur fermeture. Le matin, il se levait tard, fatigué de la veille précédente; il déjeunait, soit dans un café de premier ordre, soit dans la plus humble crêmerie, selon l'état de sa bourse, et cela avec plus d'indifférence encore que de stoïcisme; il sortait aussi calme du café Anglais que de la gargote, et il entrait à la bibliothèque. Le soir, il rentrait chez lui, mangeait vite et se mettait au travail jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Sans doute les connaissances qu'il avait acquises ainsi étaient, pour ainsi dire, empilées sans ordre dans son cerveau; mais, grâce à sa prodigieuse mémoire, il savait retrouver une date, un fait, une biographie quand il en avait besoin. « Ah lui disait M. le président, que n'avez-vous appliqué au bien ces facultés extraordinaires ! »

Après le procès, la condamnation prononcée, on se demande encore, avec le tribunal, ce que Vrain Lucas a pu faire des 140,000 fr. qu'il a reçus de M. Châles ? On ne dépense pourtant pas une pareille somme en cinq ou six ans, sans faire un peu de bruit, au moins pour ses voisins et pour son portier : cependant, s'il faut en croire le prévenu, il ne lui reste rien, absolument rien; tout cet argent, il l'aurait dépensé au fur et à mesure qu'il le recevait.

Que cet ingénieux chercheur ait trompé M. Châles, on finit par le comprendre; le digne savant, membre de l'Institut, est âgé de soixante-seize ans, et tout le monde sait que la passion scientifique, bien loin de s'éteindre, s'accroît au contraire avec les années, et M. Châles s'est montré dans ce cas le plus enthousiaste de tous; il voyait dans toutes ces pièces qui lui étaient apportées successivement, non pas toujours des autographes proprement dits, mais plutôt une suite de documents formant une étude complète de souvenirs plus ou moins authentiques. Il est évidemment absurde de supposer que M. Châles ait pu s'imaginer que Lazare, que Madeleine, qu'Alexandre le Grand, Jules César et Vercingétorix eussent écrit en français; mais une traduction dans un style et d'une écriture remontant à plusieurs siècles devenait une présomption d'authenticité. Ainsi, M. Châles, mis plusieurs fois à même de réclamer contre la tromperie dont il était l'objet, se contentait de se plaindre à Lucas son fournisseur : « Ces pièces sont mauvaises, lui disait-il, ce sont des copies; mais les originaux doivent exister dans la collection du *vieux monsieur* dont vous êtes le man-

dataire; cherchez-les donc et apportez-les-moi au plus tôt. »

Lucas cherchait, et trouvait toujours.

Une autre fois, M. Châles faisait part à Lucas des objections qu'avait soulevées l'examen de ses documents. « Il doit exister, lui disait-il encore, dans la collection du *vieux monsieur*, des lettres qui prouvent l'authenticité de celles-ci. Voyez donc si Galilée n'aurait pas écrit à Pascal; voyez donc si, par hasard, Savérien n'aurait pas eu recours lui-même à ces lettres que l'on me dit avoir été copiées dans son ouvrage; voyez donc s'il n'a pas eu à sa disposition une collection quelconque. »

Et Lucas trouvait une lettre de Galilée, et Lucas trouvait des lettres de Savérien lui-même, de Montesquieu, de Voltaire, de Louis XIV, qui prouvaient que Savérien avait eu à sa disposition une collection appartenant à M<sup>me</sup> de Pompadour.

Et M. Châles lui faisait remarquer que Galilée faisait ses *g* de telle manière, et ne manquait jamais de mettre les points sur les *i*; que Maupertuis ne barrait jamais ses *t*, et mille indications de ce genre, dont Lucas profitait le lendemain pour trouver des autographes plus parfaits.

Il avait, dès le premier jour, imaginé un véritable roman non moins invraisemblable que sa collection, et les deux invraisemblances se prouvaient l'une par l'autre. Un M. de Boisjourdain était le propriétaire jaloux de ces pièces, dont il ne consentait à se débarrasser qu'au poids de l'or. Un de ses ancêtres, qui avait dû passer en Amérique au commencement de la Révolution française, avait emporté cette collection. Le vaisseau qui le portait avec sa cargaison d'autographes avait fait naufrage, et les papiers avaient séjourné quelque temps au fond de la mer. Ici les savants reparaissent, soumettent les papiers à toutes les épreuves de la chimie; les papiers en sortent triomphants: il devient incontestable et scientifiquement prouvé qu'ils ont été saturés d'eau de mer. Et puis l'encre? J'oubliais l'encre, grand Dieu! La chimie a depuis longtemps découvert qu'elle était impuissante à découvrir la composition de l'encre ancienne; mais la chimie affirmait encore qu'elle ne pouvait pas se tromper sur l'âge d'un écrit... Et puis voilà que la chimie déclare anciens, et très-anciens, les papiers fabriqués par Lucas. C'est l'encre ancienne! Je vous dis que c'est à mourir de rire!

Enfin l'histoire est terminée; elle a son dénouement, laissons-la dormir, et... et n'achetons jamais d'autographes; mauvaise fièvre!

Et maintenant, parcourons à grands pas la chronique criminelle: Pallandre, le zouave déserteur de la garde impériale, a été condamné, hier, à vingt ans de travaux forcés. Il avait tué, d'un coup de sabre, une femme qu'il ne connaissait pas, qu'il avait emmenée de cabaret en cabaret. Pourquoi l'a-t-il tuée? comment est venue la querelle qui aurait excitée sa colère d'ivrogne? c'est à peine s'il peut le dire. Il pleure en entendant prononcer sa condamnation. Pallandre, après avoir commis ce meurtre, errait dans Paris, et, à un moment donné, il rencontra, chez un marchand de vin, un compagnon maçon qui lui aurait demandé de lui prêter ses habits militaires pour aller voir sa *cuisinière* sous ce triomphant costume. L'accusation pense que c'est plutôt Pallandre qui a fait la proposition d'échange, n'étant pas fâché d'échapper aux recherches sous les habits de travail d'un maçon. L'accusation me paraît être dans la vérité, d'autant plus que, l'échange fait, le maçon attendit jusqu'à onze heures du soir le zonave, qui ne revint pas endosser son uniforme.

La cour d'assises de la Seine a eu à statuer sur le sort de deux jeunes gens, Ely et Moll, deux enfants de dix-huit et dix-neuf ans, employés en qualité de garçons de bureau à la Société générale.

J'affirme que ces crimes de toute nature, meurtres, vols, faux, commis par des enfants, me causent encore plus d'effroi que d'indignation. Où cela nous mène-t-il, et que faire pour l'empêcher? tel est le problème.

Ces deux accusés gagnaient 50 francs par mois, et ils ont volé, dans le portefeuille du garçon de recettes, une somme de 126,500 francs en billets de banque. Après un copieux dîner, ils ont pris le chemin de fer de l'Est, et ils sont allés tout droit...

faut-il demander où? A Bade, à Hombourg!

On a retrouvé un témoin, un paisible négociant, qui a voyagé avec eux, et à qui ils ne cessaient d'offrir des cigares, des liqueurs, du champagne. Ils lui ont dit qu'ils étaient des fils de famille, que leurs parents leur avaient donné 3,000 francs pour aller s'amuser à Bade, et qu'ils ne savaient pas s'ils en auraient assez. Mais, bah! les parents, au besoin, devaient expédier d'autre argent. A chaque instant, ils sortaient des billets de banque de leur poche; ils avaient l'air de deux fous. Aussi le voyageur, en rentrant chez lui, quand il eut appris par le journal la disparition de deux employés infidèles, n'hésita pas à courir faire sa déclaration au commissaire de police. A Bade, les deux fugitifs menèrent la vie à grandes guides, s'essayant à la débauche élégante et se faisant passer pour des grands seigneurs. Vous pensez bien que la roulette et le trente et quarante eurent leur part. Ély et Moll paraissent avoir gagné une quarantaine de mille francs qu'ils ont prodigués comme de nouveaux millionnaires dans leur premier accès de fièvre, et, malgré ce gain inespéré, ils avaient encore entamé la somme volée de 20,000 francs environ.

Du reste, l'entourage ordinaire des joueurs ne leur manquait pas. On cite des dames allemandes et françaises dont ils ont fait la fortune, et ils avaient pour ami le plus intime un vieux colon polonais qui vivait à leurs dépens. Ne flairez-vous pas le fameux *major* des brelans et des tables d'hôte?

Les deux brillants seigneurs ont été ramenés à Paris par la gendarmerie, et la cour d'assises vient de les condamner: le premier à cinq années, le second à quatre années d'emprisonnement.

Maintenant, voulez-vous connaître la moralité de ces enfants? Il faut lire cette lettre adressée par Ély aux directeurs de la Société générale; c'est peut-être ce que j'ai lu de plus triste en ce genre.

Bade, le 2 octobre.

« Messieurs,

« Je prends la liberté de vous écrire; je sais que je suis un grand coupable, un misérable; que je mérite tout; mais, par pitié, ne faites pas de procès, je vous en supplie. Pensez au déshonneur qui retombera sur mon pauvre père, ma pauvre sœur, ma famille et moi.

« En faisant un procès, tout le monde connaîtra mon nom. Il n'est pas dit que je ne serai pas acquitté, à l'exemple de Picard, qui, de plus, avait fait des faux. Si je suis condamné à la prison, cela ne vous payera pas, et, de plus, vous m'aurez affiché sans bénéfice pour vous.

« Je suis de bonne famille: pensez au déshonneur qui retombera sur tous.

« Donnez-moi les moyens de partir en Amérique; j'ai des parents riches, entre autres le frère de mon père. Si je travaille bien, peut-être m'avancera-t-on de l'argent. Je vous l'enverrai, ne serait-ce que le quart de ce que je vous dois; comme cela, je pourrai peut-être m'acquitter avec vous d'ici à quelques années.

« Réfléchissez bien; en justice, je ne serai condamné qu'à vous rendre ce que j'ai; pour le reste, je serai ou acquitté ou condamné, mais pas à vous rendre de plus. Cela fera beaucoup de scandale, ce qui ne sera pas meilleur pour vous que pour moi.

« Je vous demande encore bien pardon de ce que j'ai fait; j'ai été tenté; c'est une fatalité pour moi.

« Encore une grâce: si vous me faites revenir à Paris, écrivez ici que l'on me renvoie par deux agents en bourgeois. J'aimerais plutôt n'importe quoi que de m'en aller entre deux gendarmes. »

Est-ce là du repentir? — Jugez!

PETIT-JEAN.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *L'Ours et le Pacha*, opéra comique en un acte, de Scribe et Saintine; musique de M. Bazin (21 février). *La Cruche cassée*, opéra comique en un acte, de MM. Hippolyte Lucas et E. Abraham; musique de M. Emile Pessard (21 février).

Nous l'avons écrit plus d'une fois ici, à cette



même place : il y a un travail de *retapage* à faire sur les vieux vaudevilles, les comédies et les drames qui ne se jouent plus; moyennant quoi on les transformera en livrets d'opéras encore très-sortables.

Vous acquérez, par exemple, sur le pied de trente centimes le kilo, une pièce qui eut de beaux soirs vers l'année 1820; vous lui faites subir diverses préparations; vous en nettoyez d'abord le dialogue, dont vous extirpez les mots qui ne sont plus de mise; vous veillez à biffer tout ce qui a pu être allusion, même très-fine, au ministère alors en exercice; vous taillez par-ci, vous allongez par-là; puis, ayant jeté sur le tout quelque peu de musique, vous servez chaud.

Je sais bien que ma recette donne implicitement raison à Beaumarchais, proclamant que ce qui n'est pas bon à dire est bon à chanter. Je n'ignore pas non plus que cet aphorisme grognon est très-mal pris des musiciens, bien qu'il s'adresse aux paroliers.

Mais que voulez-vous? Depuis dix ans, les livrets d'opéras sont d'une faiblesse à peine croyable, et bâtis comme exprès pour faire tomber la meilleure partition du monde. Le plus souvent, il est vrai, MM. les auteurs dramatiques, quand ils tiennent une bonne idée de comédie, aiment mieux la porter à un théâtre littéraire plutôt que de courir la chance des doubles croches. Et les pauvres compositeurs sont obligés de se contenter de pièces qu'on n'oserait pas présenter à M. Montigny ou aux sociétaires de la rue de Richelieu.

Alors, croyez-moi, puisque le librettiste est une race en train de s'éteindre, il faut aviser au moyen d'y suppléer; il faut faire des fouilles dans les bibliothèques, et rendre la vie lyrique aux comédies fossiles qu'on pourra y trouver. Il y a là de petits trésors à remettre au jour... L'Opéra-Comique y a songé, et il faut lui en savoir gré.

Que faisait, en effet, la vieille farce de *l'Ours et le Pacha*, reliée dans les œuvres complètes de Scribe? A quoi était-elle bonne? Qui pouvait-elle divertir, refroidie comme elle était et ramenée à la température du papier imprimé, depuis trente ans qu'on ne la jouait plus?

Or, la farce est bonne, un peu épaisse, et sentant le carnaval; mais pour ces raisons encore elle n'est que meilleure. Il faut même que les interprètes la jouent à outrance, « sans se retenir, » et l'effet en sera certain, car *l'Ours et le Pacha* est une parade qui appartient au genre des *Rendez-vous bourgeois*. La mimique des acteurs, le grotesque des costumes, les bonnes taloches qui s'y donnent en sont les principaux éléments de comique et y passent avant le dialogue. *L'Ours et le Pacha* est ce qu'on pourrait appeler une pantomime avec paroles.

Ce marchand aventureux et loquace comme Gaudissart, qui vend son ami en qualité d'ours noir au pacha; ce Marecot, chef d'ennuques, qui s'affuble d'une peau d'ours blanc; l'échange de fausses têtes qui se fait entre ces deux fantoches; les gambades imbéciles du pacha, brochant sur le tout, ne manquent jamais de faire partir le gros rire du parterre.

Encore une fois, ce sont là des effets de pantomime, soit dit sans vouloir rien retirer du mérite qu'ont montré Couderc dans le rôle de Lagingeole, Potel dans celui de Marecot, et Ponchard dans celui de Tristapatte.

On comprend qu'au milieu de toutes ces folies on ne puisse guère glisser que quelques couplets furtifs et qui ne retardent point l'action de la pièce. Toutefois, M. Bazin a voulu, à deux endroits du livret, placer deux grands morceaux développés et à compartiments. C'est là un tort non moins appréciable que celui d'avoir intercalé la chanson de *Malbrouk* dans le second de ses morceaux et de ne l'avoir point « travaillée, » comme on dit à l'école, c'est-à-dire présentée sous diverses faces, en l'accompagnant à tout coup avec des harmonies nouvelles.

C'est d'ailleurs un usage excellent que celui de ne pas présenter tout sèchement et platement un air populaire dans une partition d'opéra. Souvenez-vous des joyeuses variations écrites sur *le Clair de la lune*, dans *les Voitures versées*, et sur *Ah! vous dirais-je maman...*, dans *le Toréador*.

Mais M. Bazin a été moins osé, et cette timidité, dont il est plus d'un exemple dans ses opéras, déjà

nombreux, a lieu d'étonner chez un professeur d'harmonie.

Cela n'empêche que les élèves de M. Bazin ne l'estiment beaucoup, et ne fassent de son enseignement un éloge que nous voudrions pouvoir étendre à sa musique dramatique, généralement écrite d'une plume timorée et peu curieuse de mélodies originales. Vous ne sauriez croire, par exemple, tout le bien que M. Alexandre Lemoine (qui a usé quelquefois de ses conseils) nous disait hier de l'auteur de *l'Ours et le Pacha*. Or nous sommes tenu d'avoir une confiance entière en M. Alexandre Lemoine, musicien excellent, auteur d'une très-estimée méthode de solfège, et maître de chapelle de la cathédrale d'Orléans; c'est lui, en effet, qui, il y a quelque vingt-cinq ans, nous apprit le premier à lire nos notes.

— L'Opéra-Comique a donné le même soir *la Cruche cassée*, hommage poético-lyrique rendu au tableau de Greuze.

« La cruche cassée »... cela s'entend pour qui sait épeler la langue allégorique de Favart, qui était, si vous voulez, le Greuze de l'ancien opéra comique, comme Greuze serait le Favart de la peinture au siècle dernier. Cette cruche cassée, c'est donc l'honneur ravi à la bergère Lucette par le berger Colin, pour le plus grand dépit du berger Maclou... Dans le fond du paysage (à végétation bleuâtre sur un ciel verdâtre), une vieille marquise et un vieux marquis, inventés tout exprès pour doter les jeunes époux villageois.

La musique de ce pastel est le premier essai de M. Émile Pessard, grand prix de Rome (et pour surcroît de chance, frère de notre sympathique confrère du *Gaulois*).

Nous étonnerions beaucoup M. Pessard, si nous lui apprenions qu'il a écrit du premier coup son *Guillaume Tell*, son *Zampa*, ou ses *Huguenots*. Mais nous ne lui cacherons pas plus longtemps que la romance qu'il fait chanter à son Colin est bien dans la couleur tendre du personnage, et surtout que son introduction instrumentale qui sert d'ouverture à l'opéra est traitée avec une habileté de plume tout à fait rare.

Cette petite symphonie si bien tournée eût stupéfait M<sup>lle</sup> Moisset, qui, elle, n'est point une grande musicienne, à en juger par les fausses notes qu'elle se permet... C'est, dans tous les cas, mal comprendre son devoir que de se croire obligée de chanter *la Cruche cassée* avec une voix fêlée!

ALBERT DE LASALLE.

## COURRIER DE LA MODE

On aime à voir éclore les fleurs au milieu des neiges; c'est comme la branche d'olivier qui nous réconcilie avec le ciel.

Le Grand Marché Parisien adresse en ce moment à nos abonnés son catalogue de nouveautés: une manière à lui de leur donner un avant goût du printemps. Si le soleil de cette raison tarde à luire, le Grand Marché Parisien vous le fait apercevoir à travers le prisme de ses tissus et de ses costumes. Vous serez aussi au courant de la mode de demain. A première réclamation adressée directement au magasin, le catalogue qui ne serait pas parvenu à son adresse, soit erreur d'adresse ou de poste, serait de nouveau envoyé immédiatement. Demain, c'est l'avenir, et l'avenir n'appartient à personne; il paraît en ce moment être le domaine du *Grand Marché Parisien*, du moins en ce qui concerne la coquetterie féminine. Impossible de vous donner un meilleur avant-goût de la nouvelle saison que par ces étoffes printanières dont vous allez recevoir une collection d'échantillons. Tissus aux nuances suaves, aux gracieuses dispositions; costumes de la plus charmante originalité et de la plus exquise distinction: tout se trouve décrit dans ce catalogue que je serais tentée d'appeler l'évangile de la mode.

Le *Grand Marché Parisien* expédie à choisir de belles collections de cachemires et des corbeilles complètes de mariage. Il n'est pas besoin de plaider leur cause pour les faire valoir; on les voit, et on leur trouve de l'éloquence. Impossible de ne pas céder à un argument irrésistible. Aucun effort ne coûte au Grand Marché Parisien pour affirmer son succès et augmenter sa clientèle.

Avec un corselet grec, M<sup>me</sup> Léoty vous donne la grâce d'une statue antique. Cette gracieuse enveloppe dessine un buste aux plus harmonieux contours; elle en dissimule les défauts avec un art infini. C'est à croire que M<sup>me</sup> Léoty a étudié le modelé sous Phidias ou Praxitèle. Les épaules ressortent de son corselet élégamment arrondies. La taille est svelte, flexible, admirablement cambrée. En vérité, c'est un chef-d'œuvre de correction que ce corselet grec de M<sup>me</sup> Léoty (place de la Madeleine, entre le boulevard du même nom et la rue Royale).

La ceinture de grâce a bien aussi son mérite; elle maintient la taille à peine formée de la jeune fille, taille si frêle, qui tend à se courber comme l'arbuste auquel manque la protection d'un tuteur.

C<sup>tesse</sup> A. DE BORETTY.

## L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — Opérations de l'Union. — L'Union des Actionnaires: ses principes, sa réserve inutile. — Avis particulier. — Le Comptoir central de crédit. — Développement du projet de M. de Soubeyran. — Le Câble Transatlantique. — La navigation intérieure. — Le Chemin d'Orléans à Châlons. — Ardoisières de Bavière. — Les Arbitrages: Les obligations foncières Suisses 5 0/0 et autres valeurs similaires: Les Obligations foncières Suisses 5 0/0, Obligations Autrichiennes 1865, Obligations du Crédit foncier colonial, Obligations hypothécaires d'Égypte, Obligation des Eaux de la Banlieue, Obligation Guillaume-Luxembourg. — Bilans des Banques et institutions de Crédit françaises et étrangères. — Recettes des chemins de fer. — Les Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement  
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,  
Un an : 5 francs.  
Paris : Place Vendôme, 10.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure franco, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à MM. Gamas et Carré, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

4 francs par an

## LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1890 et le Manuel des emprunts d'état.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un clou chasse l'autre.



LES GRANDS MAGASINS DE PARIS

LE LOUVRE

« Parlez-moi surtout de la splendeur des magasins de Paris. Il n'est pas étonnant, par exemple, de trouver, rue de Richelieu, des magasins qui ont vingt ou vingt-cinq commis. Quant à l'éclairage, il est admirable : des quinquets, on en met partout... »

Ainsi parlait un pauvre diable d'auteur qui s'exaltait sur les splendeurs du Paris de 1820.

Vous voyez d'ici cette douzaine de quinquets répan-

dant leur lumière rouge dans l'intérieur d'une boutique, et vous voyez surtout ces vingt ou vingt-cinq employés qui composent, aux yeux de l'auteur en question, tout le faste de l'un de ces magasins de la rue de Richelieu.

Mais vous figurez-vous bien, revenant aujourd'hui, ce malheureux homme qui tombait en admiration devant ces quinquets et devant un pareil personnel?

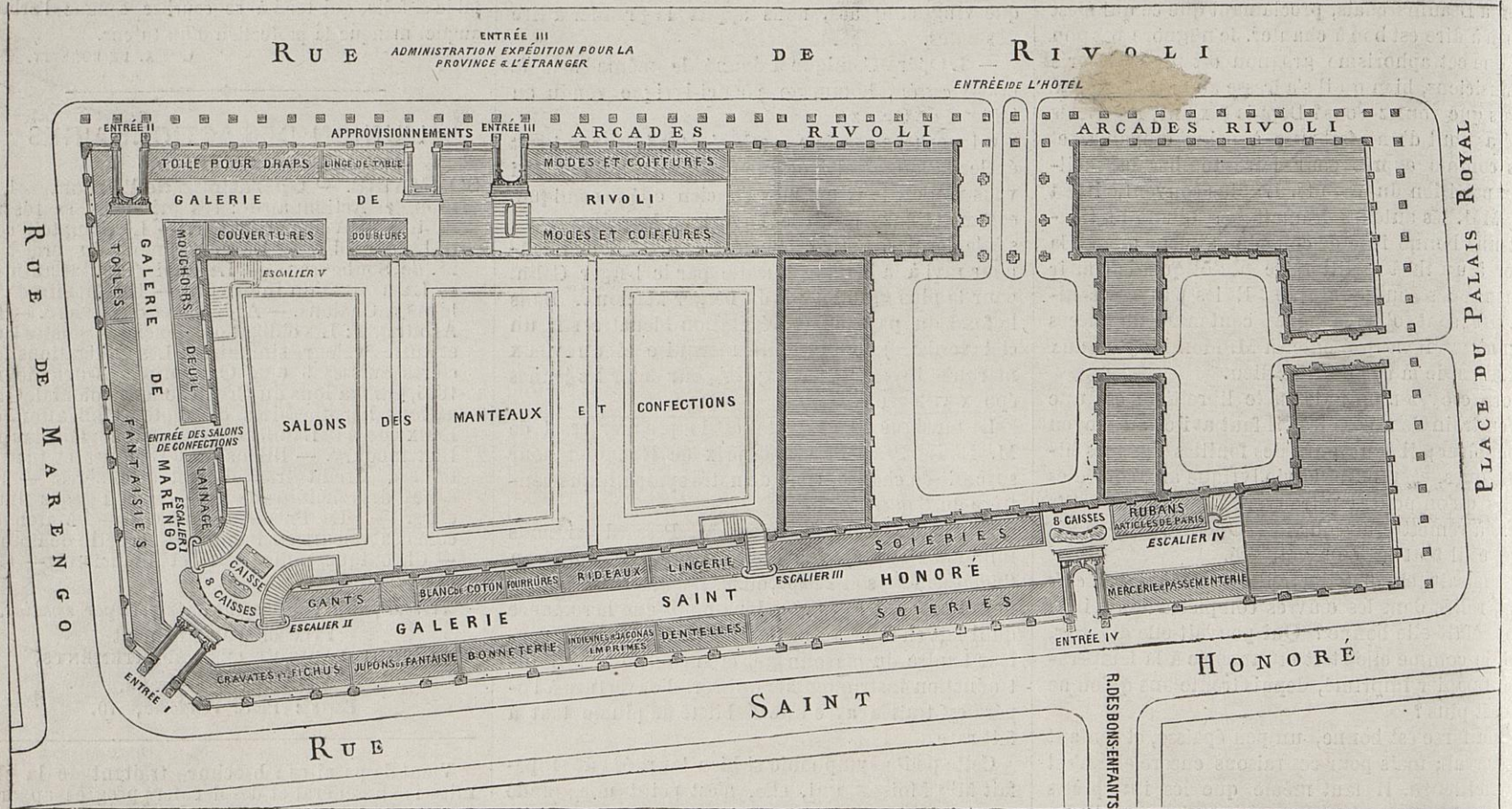
Sur ce Paris d'il y a cinquante ans, un souffle immense est passé, le souffle du progrès, qui a démolé les maisons étroites et sombres, qui a fait disparaître ces rues historiques, c'est possible, mais infectes, mais affreuses, mais malsaines.

Pour nous, génération nouvelle, il semble que

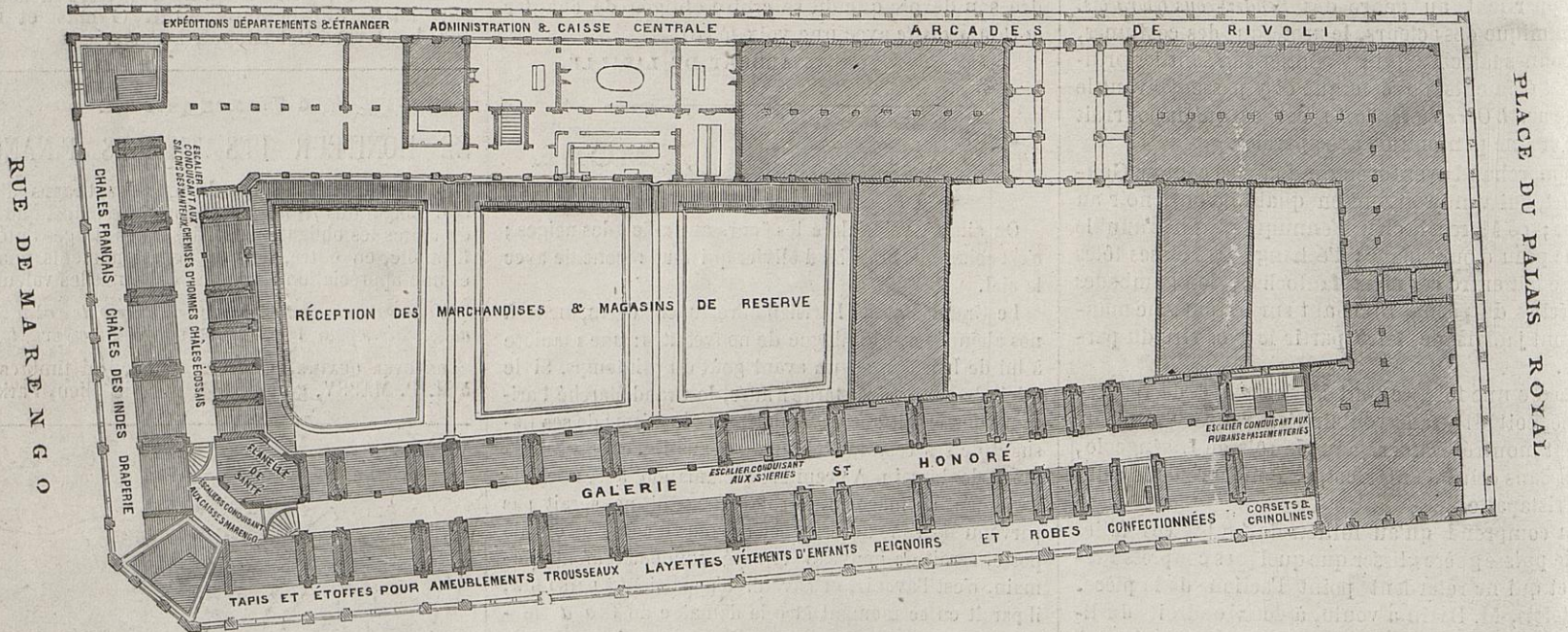
Paris a toujours dû être ce qu'il est : le grand bazar de l'univers.

L'erreur vient, et cela est naturel, de l'habitude que nous avons de voir journellement ce mouvement incomparable de la grande capitale. Paris a pu être la seule ville de l'Europe, mais Paris est devenu la seule ville du monde. La preuve? On va gagner de l'argent à Londres, à New-York, à Pékin, partout, mais on vient jouir de sa fortune à Paris..

C'est vrai, Paris, c'est tout. Et, entre autres merveilles, parlons de la splendeur de ses magasins. Le Louvre, un monde. Le Louvre, ou mieux les magasins du Louvre sont placés dans cet immense îlot



AGRANDISSEMENT DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE. — (Plan indicateur du rez-de-chaussée.)



Plan indicateur du premier étage.

de maisons, circonscrit, comme vous le savez; entre les rues Marenco, Saint-Honoré et du Louvre. Deux cent trente-cinq mètres de façade. Sous-sol, rez-de-chaussée et premier étage compris, — mesurent une superficie de 9,870 mètres. Cette maison a été fondée en 1855. A cette époque, elle n'avait que 175 employés, aujourd'hui elle en a 600. Ses affaires se chiffrent par trente ou quarante millions. Jugez.

C'est beaucoup? Ce n'est rien, paraît-il, car, à ce Paris, à ce sublime *refugium peccatorum*, comme l'appelait Lamartine, à cette ville splendide qui donne l'hospitalité à deux ou trois cent mille étran-

gers par jour, (le mouvement parisien arrive à ce chiffre-là), rien n'est assez grand, assez fort, assez colossal.

De l'audace, de l'audace, encore de l'audace! Il paraît que ce mot se répète toujours. Les magasins du Louvre l'ont compris. Ils étaient vastes, ils deviennent immenses. Déjà ils avaient été obligés de s'adjoindre une succursale pour la literie, les tapisseries, rue Saint-Honoré, en face de la rue de l'Arbre-Sec; aujourd'hui ils sont obligés d'agrandir encore les magasins de la maison principale, pour la passementerie, les rubans, les modes, etc., car l'on trouve de tout dans ces magasins qui sont de-

venus un bazar universel: — depuis le velours le plus fin, les soieries les plus belles, les dentelles les plus merveilleuses, jusqu'aux articles connus sous le nom d'articles de Paris.

Paris, disait dernièrement un journaliste américain, ville de plaisirs, où les curiosités abondent.

Soit; mais les curiosités qui s'attachent à l'industrie sont admirables toujours. Du reste, j'aime mieux, à ce propos, ce mot de Chamfort:

« Les Parisiens, a-t-il dit, ont l'art de trouver des merveilles dans l'industrie. »